52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 23 6 JUIN 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique ad instar participantium
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète . . . . 18 fr. / Edition partielle. . . . . 12 fr.

ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Peut-on dire que la guerre est toujours un péché ? Les trois conditions qui peuvent la rendre licite, même en notre temps, 353. — Le Christ a-t-il vraiment donné à ses apôtres l'ordre de réitérer le sacrifice eucharistique ? Comment expliquer le silence de Matthieu et de Marc sur l'*Hoc facite* rapporté par S. Paul ? 357. — Que penser de l'opinion d'Arregui sur l'obligation d'empêcher les conséquences damnificatrices d'une action non coupable ? 358. Que signifie l'expression *durante officio* ? 360. — Un curé a-t-il quelque recours contre la façon dont l'Ordinaire a réduit les charges d'une fondation ? 361. — Peut-on obtenir dispense *super matrimonium ratum et non consummatum* même après la naissance d'un enfant obtenue par fécondation artificielle ? 361. — Sur quoi se base l'enseignement de l'Eglise au sujet des Limbes et du sort des enfants qui s'y trouvent ? 364.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Christopher Dawson, 365 ; Marquès-Rivière, Marucchi, 366 ; chanoine Choquet, Paula Hœsl, Marg. Baur, Fr. Ter Haar, 367 ; R. Dubosq, *Ce qui se passe en Allemagne*, 368.

PRÉDICATION

Pour la fête de la Trinité. — II. Un modèle de dévotion envers la Sainte Trinité, 321.
Sermons pour la Fête-Dieu. — I. En face du Dieu de l'Eucharistie, 323. — II. Notre-Dame du Saint-Sacrement, 326.
Pour la fête de S. Louis de Gonzague. — Un modèle pour la jeunesse, 329.
Sujets de circonstance. — *Bénédiction d'une statue de S. Antoine de Padoue* : La vie du Saint, 330.
Explication du Catéchisme. — *44e Leçon* : La Confirmation, 332.
Allocutions de mariage. — VIII. Pour un mariage d'agriculteurs, 335.

PETIT COURRIER

Q. — J'ai à traiter les sujets de conférences suivants : « Privilèges des clercs ; privilège du canon, du for, de l'exemption ; origine, nature, sujets, sanctions, applications pratiques. » Quels auteurs consulter ? On m'a cité Cance ; quel en est le prix et l'éditeur ?

R. — L'ouvrage de M. Cance qui vous intéresse a pour titre : *Le Code de Droit canonique*, 3 vol. in-12, 75 f., édité chez Gabalda, 90, rue Bonaparte, Paris 6e. Vous trouverez les éléments nécessaires pour traiter votre sujet dans le t. I, qui se vend à part 25 f.

Si vous ne le possédez pas, vous pourriez chercher à emprunter le *Dictionnaire de Théologie*, qui est assez répandu, où vous trouverez le bel article de M. Magnin sur les *Immunités ecclésiastiques* ; ou l'article du P. Choupin sur le même sujet dans le *Dictionnaire apologétique*.

Vous pouvez également consulter Vernz-Vidal, *Jus Canonicum*, t. II ; — ou encore Vermeersch et Creusen, *Epitome Juris canonici*, t. I, p. 209-216. — Enfin, au point de vue historique, je vous signale l'ouvrage de M. Genestal sur le *Privilegium fori*.

Q. — Voulez-vous m'indiquer une ou plusieurs biographies de Mlle Tamisier, l'institutrice des Congrès Eucharistiques ?

R. — C'est son histoire qui est racontée, sans que son nom soit écrit, dans *L'Œuvre des Congrès Eucharistiques, Ses origines*, du P. Jean Vaudon, in-12 de 300 p., 12 f., Paris, Bloud et Gay.

Q. — Où trouver les éléments d'une conférence ayant pour titre : « La Séparation de l'Eglise et de l'Etat ; illégitimité ; conséquences » ?

R. — Vous pouvez consulter : Cappello, *Institutiones juris publici ecclesiastici* ; — Pie X, Ency-

cliques *Vehementer nos* (11 février 1906) et *Gravissimo officii* (10 août 1906), édition de la Bonne Presse, t. II ; — Chénon, *Le rôle social de l'Eglise*, p. 137 ; — Chénon, *La hiérarchie catholique et les Associations dites cultuelles* (brochure éditée par le « Sillon ») ; — *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, Exposé et documents* (Livre blanc du St-Siège), 1905, Paris, Bonne Presse ; — P. Bureau, *Quinze années de Séparation*, 1921, chez Bloud et Gay ; — *Dictionnaire de Droit canonique*, article *Associations diocésaines* (A. Rivet).

Q. — Quels livres consulter pour préparer deux Retraites spirituelles dans un Grand et dans un Petit Séminaire ?

R. — Ad I. Cardinal Mercier, *A mes Séminaristes*, in-8 de 287 p , 15 f. ; *La vie intérieure*, in-8 de 507 p., 30 f. ; *Retraite pastorale*, in-8, 14 f. (en dépôt chez Casterman, 66, rue Bonaparte, Paris 6e) ; — J. Grimal, *Avec Jésus formant en nous son prêtre*, 2 vol. in 8, 30 f., Lyon Vitte ; — G. Letourneau, *Lettres de direction à un élève de Gr. Séminaire*, in-18 de 390 p., 4 f., Paris, Gabalda.

Ad II. Chanoine Dequin, *Je suis séminariste*, in 8 de 105 p., 5 f. 50, librairie A. Baticle, à Chauny (Aisne).

Q. — Je vous serais très obligé de m'envoyer le n° de l'*Ami du Clergé* du 8 novembre 1934 où il est traité de la continence périodique dans le mariage.

R. — Ce n° est épuisé. Mais vous trouverez la question étudiée dans le même esprit, et avec des détails pratiques que nous n'avons pas pu donner, dans un livre tout récent du P. A. Dorsaz, C. SS. R., *Le contrôle rationnel des naissances*, in-8 de 200 p., 12 f. 50, librairie Mignard, 38, rue St-Sulpice, Paris 6e.

Q. — Quel manuel sérieux d'Apologétique scientifique (étudiant spécialement les rapports entre les données de la foi et les théories actuelles sur l'origine du monde et de l'homme, les lois physiques de l'univers, etc.) conseiller à un jeune homme, ou même à un Grand Séminariste, n'ayant comme connaissances scientifiques que ce que comporte le programme du baccalauréat, série Philosophie ?

R. — Guibert et Chinchole, *Les Origines*, in-8 de 640 p., 30 f., Paris, Letouzey ; — Senderens, *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, in-12 de 512 p., 10 f., Paris, J. de Gigord.

Q. — Vous m'avez si bien documenté l'an passé pour une conférence, que je récidive cette année pour le sujet suivant : « *Droit canonique*. Culte des saints, des images et des reliques. » Quels meilleurs commentateurs du Code (can. 1276-1290) pourriez vous m'indiquer, ou tous autres auteurs ?

R. — Prenez Vermeersch-Creusen, *Epitome Juris canonici*, t. II, p. 421-429 de la 5e édition (in-8 de XVI-621 p., 34 f., Malines, H. Dessain) ; — sur les images et statues, *Ami* 1899, p. 755-68 ; — sur les reliques, *Ami* 1900, p. 913-43 (ces nos ne se trouvent plus que dans des années complètes de la *Doctrine ;* chaque année, *franco* en France, 9 f. 50).

Q — Que lire pour m'aider à faire quelques instructions suivies à mes paroissiens sur : 1° l'amour du prochain, et 2° la colère et la vertu opposée ?

R. — Ad I. S. Thomas, 2a 2æ, q. 25 et suiv. ; — P. Bouchage, *Pratique des vertus*, 3 vol. in-8, 50 f., Paris, Beauchesne ; — notre *Prédication* de 1921 ; — comtesse d'Haussonville, *La Charité à travers la vie*, in-12, 10 f., Paris, Gabalda ; — sur le grand obstacle à l'amour du prochain qui est la jalousie, abbé G. Monteuuis, *La jalousie* et *L'amour contre la haine*, chaque vol. in-12, 10 f., Gabalda.

Ad II. S. Thomas, 2a 2æ, q. 157 et 158 ; — Bouchage, *op. cit.*, — notre *Prédication* de 1909.

Q. — Veuillez m'indiquer les auteurs qui me donneraient les documents les plus sûrs concernant S. Josaphat Kuncewyc, archevêque de Polotsk.

R. — Je ne connais que l'ouvrage de Dom Guépin, abbé de Silos, *Un apôtre de l'Union des Eglises au XVIIe siècle : S. Josaphat et l'Eglise gréco-slave en Pologne et en Russie*, 2 forts vol. in-8 parus en 1898, se vendent aujourd'hui 15 f., Tours, Mame.

H. LUC, agrégé de philosophie, Directeur général de l'Enseignement technique, et E. BERTRAND, docteur ès-lettres, Directeur d'Ecole pratique de commerce et d'industrie. — **La pensée française et européenne, des Origines à la Renaissance.** *Histoire littéraire et textes choisis.* — In-16 de 320 p., br. 20 f. ; relié toile, 25 f. — Paris, Delagrave.

Ce livre de textes se présente comme une introduction à l'étude des littératures modernes. Il « s'adresse à l'*honnête homme*, au sens que les contemporains de Molière donnaient à cette expression. Il a pour but de redresser la fausse image que la plupart des personnes cultivées se sont faite de notre histoire littéraire, parce qu'il manque à cette histoire, telle qu'elle est généralement enseignée, un chapitre très important. »

Ceux qui ont fait leurs « humanités » ont étudié plus ou moins la littérature grecque et latine. Ils ont lu ou traduit d'amples extraits de Virgile, de Cicéron, de Sénèque. Ils ont étudié parallèlement la littérature française, qui pour eux, comme pour la majorité de leurs maîtres, ne commence qu'avec la *Chanson de Roland* Mais entre Tacite et « Turoldus », entre l'an 200 et l'an 1200, sauf pour les spécialistes, c'est la nuit. La plupart des lettrés ne savent rien de l'évolution de la pensée humaine entre l'avènement du christianisme et la Renaissance.

Cette grave lacune fausse complètement la perspective. « D'abord, écrivent justement les auteurs, les prétendues ténèbres du moyen âge ont été moins épaisses qu'on n'imagine : grâce notamment à l'institution monastique, le souvenir de l'antiquité n'a subi à aucune époque une éclipse totale. Ensuite, l'Europe occidentale a connu non pas une, mais trois Renaissances : celle du IXe siècle, avec un organisateur tel que Charlemagne, un pédagogue tel qu'Alcuin, un penseur tel que Scot Erigène ; celle du XIe siècle, avec un S. Anselme et un Roscelin ; celle du XVIe siècle enfin. Et il n'est pas prouvé que les deux premières aient été inférieures à la troisième. »

Les historiens de notre littérature ont trop souvent paru oublier qu'en France la culture de l'esprit a précédé la naissance de la langue nationale. On nous a ainsi frustrés d'une partie de notre patrimoine.

Par une tentative très intéressante, — qui est en même temps une heureuse réussite, — MM. Luc et Bertrand ont entrepris de présenter un tableau de la littérature européenne qui fît « apparaître nettement la soudure entre l'antiquité et les temps modernes, entre la littérature de langue latine et les principales littératures nationales. »

A cet effet, après un aperçu sur la période gauloise, — des origines à la conquête romaine, — ils donnent un *conspectus* général sur les « mouvements de la pensée » du Ier au XVIe siècle.

Les œuvres citées sont groupées par siècle Pour chacun d'eux une introduction de quelques pages, accompagnée d'indications bibliographiques fort soignées, donne une vue d'ensemble et complète ce que les citations, généralement assez courtes, et les notices consacrées à chacun des auteurs (une soixantaine) auraient laissé ignorer.

On ne s'est pas borné aux auteurs connus : Villehardoin, Pétrarque, Dante, Villon, etc , mais on a cité largement des œuvres moins célèbres (mais non moins suggestives) d'écrivains arabes, slaves, scandinaves, etc. On trouvera ici l'itinéraire de Rutilius Numatianus, la Chanson d'Hildebrand, les Eddas, le Walthariuslied, la nostalgique chanson ukrainienne du prince

BON-NATUREL-SAIN
BYRRH
PARFAIT TONIQUE

Librairie **BRUNET**, 32, rue Gambetta. ARRAS.
Chèques postaux : Paris 177 87
Vient de paraître :
R. COCART, Rédactr en chef du « Dimanche paroissial »
1re Communion : Retraite préparatoire à la Communion solennelle et à la Fête de la Promesse. — *Avis pratiques* — Plans détaillés. — *Quarante histoires*. In-18, 164 p. 7 fr ; *franco* 7 fr. 5o.
Rappel : Retraite anecdotique aux Premiers Communiants, par le R. P. Lejeune, Rédemptoriste. 6e *mille*. In-18, 144 p., 6 fr. 5o ; *franco* . . . . . 7 fr. »»

HOTEL DES BAINS LANCIEUX (C. du N.).
Maison tranquille — Clientèle ecclésiastique
Près église et plage — Prix modérés

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

Pour le chauffage utilisez le **MAZOUT** DES ÉTABLISSEMENTS **DESMARAIS FRERES**
qui ont des Dépôts et livrent par Camions-citernes dans toute la France • Leur Service Technique se tient gracieusement à votre disposition pour toute étude concernant le chauffage

LYON (IIe) 3, place Bellecour, 3
LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE
LIBRAIRIE — IMPRIMERIE — PAPETERIE — ORNEMENTS D'ÉGLISE
Chèques postaux N° 5662 LYON
PARIS (VIe) 10, rue Jean-Bart, 10

Une réédition attendue :

LE MANUEL DU CHRÉTIEN DU CHANOINE GAUME

Contenant l'Ordinaire de la Messe, avec une concordance des 4 Evangiles et une table des Evangiles et des Epitres qui sont lus pendant l'année, le Nouveau Testament, les Actes des Apôtres, les Epîtres, les Psaumes, l'Imitation de Jésus-Christ, etc.
Edition in-18 (17×11×3 c/m) sur papier bible. Un volume de 1600 pages, très maniable.
Prix : de 45 à 100 francs suivant les reliures.
De copieuses notes historiques et exégétiques, la parfaite lisibilité du texte courant et même des notes placent cet ouvrage hors de pair.

Pour le mois de juin et le temps de la Pentecôte :

L'Année liturgique en méditations, par Cl. PONTNEAU, S. J. Tome IV : *Temps de Pentecôte. Mois du Sacré-Cœur.* — In-12. 16 fr. »»
Le Cœur des Saints et le Cœur de Jésus, par G. VILLEFRANCHE, S. J., auteur de " *L'Action de grâce avec le Cœur de Jésus* ". — In-32. . . . . . 4 fr. »»
Litanies et Mois du Sacré-Cœur, par L. LAPLACE. — In-18. . . . . . 3 fr. 5o
L'Esprit liturgique et la vie intérieure mise à la portée des enfants sous forme de courtes lectures, par E. FOUGERON. Lettre-préface de Dom Gaspar Lefebvre. Volume II. *Le Temps de Pentecôte.* — In-12. . 15 fr. »»
Méditations eucharistiques, extraites des écrits et des catéchismes de Saint J.-M VIANNEY, par Mgr CONVERT. (Tirage 16 000 ex.) — In 32, 4 fr. 5o
Ingénieuses tendresses de Jésus dans l'Eucharistie et Ingratitudes des hommes envers lui, par le R. P. J.-J. de SAINTE-THÉRESE, O. C. D. Traduction du R. P. MARIE-AMAND DE SAINT-JOSEPH. In-32 broché : 6 fr.; relié pégamoïd . . . . 10 fr. »»

FABRIQUE DE MOBILIER D'EGLISE

Maison spécialisée fondée en 1875 — Catalogue franco

C. LENCLOS, sculpteur, lauréat des Beaux-Arts, BEUVRY (P.-de-C.).

Prix défiant toute concurrence.

UN ALIMENT MÉDICAMENT

Si ses propriétés sont maintenant unanimement reconnues, son origine se perd dans la nuit des temps.

La légende veut que le secret de sa préparation ait été révélé à Abraham par un envoyé du Ciel et transmis depuis cette époque de père en fils.

Les auteurs les plus anciens vantent ses bienfaits.

Les peuples qui le consomment habituellement ont une réputation légendaire de vigueur, d'endurance et de longévité.

Son usage a commencé à se répandre en Europe occidentale depuis l'école pasteurienne qui nous a révélé le rôle des microbes dans notre organisme et principalement de ceux qui peuplent le tube digestif.

Le Pr Metchnikoff, sous-directeur de l'Institut Pasteur, suivi bientôt par tout le Corps Médical, a été un des premiers à attribuer la plupart de nos maladies organiques à l'action directe ou indirecte des microbes de la putréfaction qui se développent dans le gros intestin, et à rechercher les moyens de combattre leur prolifération anormale.

Ses recherches le conduisirent à l'emploi des ferments lactiques, parmi lesquels le ferment bulgare qui sert à la préparation du « yaourt » ou « yoghourt » se révéla le plus efficace et le plus actif.

Le lait fermenté, sous l'action de ce ferment spécial, devient en effet non seulement un aliment d'un goût agréable, d'une digestibilité parfaite, d'une haute valeur nutritive, mais aussi un véritable médicament puisqu'il agit dans l'intestin comme un désinfectant puissant et un antidote naturel de toutes les intoxications.

La préparation du yaourt qui se fait en Orient d'une manière traditionnelle et empirique était jusqu'à ces dernières années, en Europe occidentale, du domaine du Laboratoire.

Grâce à l'invention d'un Français qui a longtemps vécu en Orient, chacun peut maintenant préparer chez soi avec une extrême facilité, au moyen d'un petit appareil, un yaourt d'une qualité parfaite.

Le yaourt ainsi préparé revient au prix du lait, c'est-à-dire six fois moins cher que celui vendu dans le commerce, ce qui permet d'amortir en quelques semaines le prix de l'appareil.

Les Laboratoires Yalacta, 19, avenue Trudaine, Paris, spécialisés depuis 4 ans dans cette industrie et qui comptent parmi leur clientèle plus de 6.000 médecins français, enverront gratuitement à toute personne se recommandant de l'*Ami du Clergé* leur nouvelle brochure contenant d'utiles indications sur la préparation, la consommation et les propriétés du yaourt.

Je continue ma cure...

d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.

L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.

La boîte (20 doses) **10 fr**, Tes phies ou Chatelain. 2, r. Valenciennes, Paris

BON Nr -
à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Dr J.-G. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

SI TENACES

qu'elles soient, vos douleurs disparaîtront radicalement grâce à la formule des LABORATOIRES MINERVA dont l'efficacité est depuis longtemps prouvée par de nombreuses attestations, qui vous seront communiquées si vous le désirez.

Ce remède s'applique non seulement aux rhumatismes, mais aussi à toutes les maladies provenant de la mauvaise circulation du sang.

Les LABORATOIRES MINERVA, 10, rue Bayard, TOULOUSE, sont à la disposition des Membres du Clergé pour leur adresser tous renseignements, franco, sur demande. Vente directe à la clientèle.

Conditions spéciales à MM les Ecclésiastiques suivant l'importance des commandes. Expédition franco de tous frais.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.

Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.

Écrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE

14 bis, rue de Bagneux, PARIS 6e.

Successeur de

L'Office Général de Commission

Just POISSON

fournit aux conditions les plus avantageuses

TOUS les OUVRAGES français et étrangers ainsi que la MUSIQUE religieuse et profane

REMISES D'USAGE

aux Séminaires, Institutions, Missions, Congrégations, Bibliothèques paroissiales et scolaires.

Nous nous chargeons gratuitement des abonnements aux revues, publications et journaux français et étrangers ainsi que de l'exécution de toutes reliures, travaux de luxe, missels, paroissiens, etc., et reliures courantes.

Nous fournissons aussi tous articles concernant le Clergé et le Culte : objets de piété, ornements d'église, statues et tous articles nécessaires aux Missions, Congrégations, etc.

Renseignements sur demande

Compte postal Paris 195.93.

VITRAUX E. BRIERE

92 RUE DU Pt WILSON LEVALLOIS (SEINE)

Ami du Clergé du 6 juin 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Trinité. — II. Un modèle de dévotion envers la Sainte Trinité, 321.
Sermons pour la Fête-Dieu. — I. En face du Dieu de l'Eucharistie, 323. — II. Notre-Dame du Saint-Sacrement, 326.
Pour la fête de S. Louis de Gonzague. — Un modèle pour la jeunesse, 329.
Sujets de circonstance — *Bénédiction d'une statue de S. Antoine de Padoue :* La vie du Saint, 330.
Explication du Catéchisme. — *44e Leçon :* La Confirmation, 332.
Allocutions de mariage. — VIII. Pour un mariage d'agriculteurs, 335.

POUR LA FÊTE DE LA TRINITÉ

II

UN MODÈLE DE DÉVOTION ENVERS LA SAINTE TRINITÉ

Mes frères,

Dans la suite des fêtes qu'a déroulées jusqu'à ce jour le calendrier liturgique, successivement et plus spécialement nous avons honoré chacune des personnes de la Sainte Trinité : pendant l'Avent, Dieu le Père, qui annonce par les prophètes, prépare dans la conduite de l'histoire, réalise enfin dans la nuit de Noël la venue de son Fils pour nous sauver; aux temps de Noël, du Carême, de la Passion, de Pâques, Dieu le Fils fait homme, N.-S. Jésus-Christ, qui vit parmi nous, publie son message au monde et meurt pour notre rédemption ; et depuis la fête de la Pentecôte, Dieu le Saint-Esprit qui se manifeste d'une manière éclatante dans le Cénacle, envahit l'âme des apôtres, la baigne de sa lumière et la trempe de sa force.

La fête de la Sainte Trinité, que nous célébrons aujourd'hui, se présente donc dans la liturgie comme une sorte de récapitulation, de synthèse, d'hommage d'ensemble, du dogme et de la piété catholiques.

Ce mystère et cette fête de la Sainte Trinité n'ont pas dans le monde cette note populaire des solennités de Noël, de Pâques ou de la Pentecôte. Ce premier des dogmes de notre foi reste pour la plupart une formule abstraite, apparemment sans influence pratique sur leur vie, qui ne provoque pas en eux les impressions attendries ou émues des mystères de l'Incarnation ou de la Rédemption, dont toute la fonction semble se réduire à être dans le domaine de l'esprit un objet de croyance, auquel notre intelligence a donné une fois pour toutes son assentiment qu'elle n'a jamais cherché à raisonner ni à éclairer. La Trinité ne se réalise pas pour nos sens en quelque chose que nous puissions voir de nos yeux, saisir dans nos mains, baiser de nos lèvres, comme l'Incarnation dans le petit Jésus de la crèche ou la Rédemption dans le Crucifix de nos chambres ou de nos églises.

Tout cela se comprend et tout cela nous excuse.

Mais en ce jour, du moins, nous avons le devoir de prendre une vue plus exacte de ce mystère, de son rayonnement dans notre vie, de son influence sur notre éternité.

Nous célébrerons dans quelques jours la fête du T. S. Sacrement, que nous appelons la Fête Dieu. C'est ce dimanche de la Trinité qui devrait s'appeler la Fête-Dieu. Il est la fête de Dieu, créateur et maître de toutes choses, seul Dieu, mais en trois personnes distinctes et pourtant égales en tout.

Pour aider et stimuler aujourd'hui nos devoirs de religion envers ce Dieu en trois personnes, mettons sous nos yeux un attachant modèle de cette dévotion dont l'exemple nous rappelle que nous vivons sous le signe de la Trinité.

I. — *Sœur Elisabeth de la Trinité*

Cet exemple est celui de Sœur Elisabeth de la Trinité.

Au temps où le Carmel de Lisieux commençait de devenir célèbre à travers le monde avec la gloire conquérante de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans les quinze premières années de notre xxe siècle, un nouveau miracle de sainteté attira la curiosité religieuse des âmes vers un autre Carmel de France, celui de Dijon.

Là venait de mourir en pleine jeunesse, à l'âge de vingt-six ans, après seulement cinq années de cloître, une émule de celle qu'on appelait alors l'ange de Lisieux.

La nature est moins variée que le monde de la sainteté. La piété d'une sainte Marguerite-Marie se concentrera sur le Cœur de Jésus, celle d'une sainte Thérèse de Lisieux sur l'enfance du Christ, celle d'une Catherine Labouré ou d'une Bernadette Soubirous sur la Vierge immaculée. Dieu fait ainsi glorifier par la terre les innombrables aspects de sa perfection infinie.

La vocation de la carmélite de Dijon, dont le monde religieux commençait de s'émouvoir, avait été d'être, selon une expression qu'elle avait empruntée à S. Paul (Eph., I, 22) pour définir son idéal, « *laudem gloriæ* » : *la louange de gloire* de la Trinité.

Aussi bien cette vocation était inscrite dans son nom de Sœur Elisabeth de la Trinité dont elle disait elle-même : « Lorsque je songe à mon nom, mon âme est transportée sous la grande vision du mystère des mystères, en cette Trinité qui, dès ici-bas, est notre cloître, notre demeure, l'infini en lequel nous pouvons nous mouvoir à travers tout... Je voudrais y répondre en passant sur la terre comme la Sainte Vierge, gardant toutes ces choses en mon cœur, m'ensevelissant pour ainsi dire dans le fond de mon âme, afin de me perdre, de me transformer en la Trinité qui y demeure ;

alors ma devise, mon idéal lumineux... se trouverait réalisé, je serais bien Elisabeth *de la Trinité* [1]. »

Elisabeth de la Trinité, elle le fut par ses dévotions, par son zèle, par sa sainteté profonde.

Quand elle récitait à l'office le Symbole de S. Athanase, dont notre actuel Symbole des Apôtres n'est qu'une sorte de résumé, son âme pressentait les joies béatifiques.

De chaque dimanche, qui est consacré à honorer spécialement Dieu en trois personnes, elle faisait une fête de la Sainte Trinité. Lorsque revenait chaque année cette fête liturgique, elle la passait dans un recueillement plus profond encore : « Cette fête est bien la mienne ; pour moi il n'en est pas une semblable. »

Dans ses lettres, elle rappelait toujours aux siens de la bien célébrer et leur donnait rendez-vous en ce grand mystère, « notre centre, notre demeure. »

Que ce mystère fût l'âme de sa sainteté, nous en avons la preuve dans sa célèbre prière sur laquelle on a déjà tant écrit et qu'il faudrait citer en entier : « O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous... Que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre majesté... ; que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre action créatrice... O Verbe éternel, parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à vous écouter... O Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi... O mes « Trois », mon tout, ma béatitude, solitude infinie, immensité où je me perds, je me livre à vous comme une proie... en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs. »

On sent, à la flamme d'une pareille prière, ce que cette dévotion à la Sainte Trinité donnait d'élan à l'œuvre de sa sanctification.

Quelle invitation à faire plus consciente notre dévotion à la Sainte Trinité, pour qu'elle soit chez nous aussi un facteur de progrès dans la vie chrétienne !

II. — *Le croisé de la Trinité*

Car la vie du chrétien se déroule sous le signe de la Trinité et on pourrait l'appeler le croisé de la Trinité, comme l'insinue la dernière prière de l'Eglise sur celui qu'on va conduire au cimetière : « *Insignitus est signaculo Sanctæ Trinitatis.* »

C'est sous le signe de la Trinité que nous sommes nés à la vraie vie surnaturelle. Avant les mots et le geste sacramentels qui allaient nous appeler à la lumière et à la grâce, déjà le prêtre invoquait la Trinité adorable pour faire reculer le démon qui nous tenait dans son esclavage : « Je t'exorcise, esprit impur, au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, pour que tu t'en ailles et te retires de ce serviteur de Dieu... » Enfin c'est au nom de la Sainte Trinité, avec la formule donnée par Notre-Seigneur lui-même, qu'il nous régénéra : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. »

Quand la Confirmation est venue faire des chrétiens que nous étions, des parfaits chrétiens, en traçant sur le front de chacun l'onction du saint chrême par laquelle nous fut donné l'esprit de lumière et de force, l'évêque a dit lui aussi : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme avec le chrême du salut. Au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. Ainsi soit-il. »

Après nos péchés, il nous a fallu renaître à la vie perdue. Cette résurrection s'opère dans le sacrement de pénitence. Le prêtre qui nous libère le fait pareillement au nom des trois personnes : « Je t'absous au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. »

Et ainsi tous les sacrements par lesquels nous est donnée, rendue ou accrue la grâce du bon Dieu nous sont conférés sous le signe de la Sainte Trinité, jusqu'au dernier qu'on nous apportera sur notre lit de malade et auquel le prêtre appelé à notre chevet préludera par cette invocation : « Au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, que toute puissance diabolique s'éteigne en vous par l'imposition de nos mains. »

Avec les sacrements, l'autre canal de la grâce qui sanctifie, c'est la prière.

Mais la prière ne débute-t-elle pas elle aussi, le matin, le soir, à l'église, par le signe de la croix qui est aussi le signe de la T. S. Trinité ?

Si la dévotion au grand mystère de notre foi n'est pas l'âme de notre vie chrétienne, c'est que nous n'y prenons pas garde, que nous agissons en automates, que nous laissons perdre la vertu que notre attention recueillerait de ces signes sacrés et de ces formules saintes.

Car en fait, prières et sacrements, tous les moyens de notre sanctification prennent leur valeur de cet appel au Dieu en trois personnes : Père, Fils, Esprit-Saint !

* *

Que cette fête, à l'exemple de Sœur Elisabeth de la Trinité, nous fasse vivre davantage de ces pensées.

Nous nous ferons alors une plus haute idée de notre grandeur de chrétiens ; nous serons plus soucieux de garder nos relations divines ; nous recevrons comme un surcroît de grâces de cette conscience plus présente.

Et redisons pour finir la belle prière de Sœur Elisabeth : « O mes « Trois, » mon tout, ma béatitude, solitude infinie, Immensité où je me perds, je me livre à vous comme une proie... en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs. » Ainsi soit-il.

[1] *Sœur Elisabeth de la Trinité, religieuse carmélite* (1880-1906) *Souvenirs* (Dijon, Imprimerie Jobard, 40e mille, p. 143).

SERMONS POUR LA FÊTE-DIEU

I

EN FACE DU DIEU DE L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Lorsque des circonstances extraordinaires, comme un malheur public ou une solennelle inauguration, donnent à un roi ou à un chef d'Etat l'occasion de parcourir son pays et de visiter quelques villes ou même quelques villages, l'enthousiasme et la reconnaissance s'emparent de tous les cœurs. On voit alors toutes ces populations unies dans un même sentiment patriotique, oublier leurs travaux, leurs préoccupations et jusqu'à leurs souffrances, et se porter en foule à la rencontre de celui qui vient les visiter. On veut le voir, on veut l'acclamer.

Mais, dites-moi, jusqu'où n'iront pas l'enthousiasme, l'allégresse populaire et la reconnaissance, si, au cours de cette visite, le chef de l'Etat s'efforce avant tout de se dissimuler derrière le bienfaiteur et si chacun de ses sujets peut compter sur un gage spécial de sa bienveillance ?

Tous à l'envi voudront s'approcher de lui, lui présenter leurs requêtes, solliciter de lui une faveur ou une grâce, faire valoir des droits depuis longtemps méconnus. Tous, en un mot, voudront profiter des bonnes dispositions du souverain et en lui fournissant l'occasion de faire le bien, y trouver pour eux-mêmes leur propre avantage.

Or des événements de ce genre sont bien rares, à notre époque surtout, et les annales de l'histoire moderne n'en ont à enregistrer qu'un fort petit nombre. C'est qu'aujourd'hui les chefs d'Etat ont d'autres préoccupations et le gouvernement des peuples d'impérieuses exigences.

Pourtant il est quelqu'un qui fait exception à cette loi devenue de plus en plus générale, quelqu'un de plus grand que tous les souverains de la terre et qui prétend que c'est par lui que règnent les rois de la terre, quelqu'un qui habite dans une inaccessible lumière, dont l'empire embrasse l'univers tout entier et qui met son bonheur à résider parmi nous.

En un jour à jamais mémorable pour nous, ce roi divin a daigné descendre vers nous, ses sujets et ses créatures et, si je puis m'exprimer ainsi, il a voulu se bâtir une demeure permanente au milieu de nous.

Et cette première visite dont la date remonte à 2.000 ans se renouvelle à certains jours et s'entoure de solennité, comme celle dont nous sommes en ce moment les témoins.

Oui, m. f., le Dieu de nos âmes est venu à nous. Il a visité son peuple. Il est là sur l'autel pour nous, uniquement pour nous. Ses trésors sont ouverts pour nous et il n'attend qu'une prière de nous pour nous distribuer ses grâces et ses bienfaits.

Ce que nous avons à faire est très simple. Les sentiments qui doivent jaillir de nos cœurs ont à peine besoin d'être indiqués. En voici trois qui se présentent d'eux-mêmes et qui résument tous les autres : remercier Notre-Seigneur, lui demander pardon, solliciter ses faveurs.

C'est à ce triple point de vue que je voudrais vous faire apprécier l'immense avantage et le grand bienfait d'une fête d'Adoration perpétuelle.

I. — *Remercier Notre-Seigneur*

La reconnaissance envers Notre-Seigneur ! Vous savez bien, m. f., qu'elle doit monter vers lui de toutes les mystérieuses profondeurs de notre âme, car, placés en face de nous-mêmes, nous éprouvons le besoin de nous écrier avec l'Apôtre : « Qu'est-ce que tu as que tu ne l'aies pas reçu ? » Il serait trop long de rappeler par le détail toutes les grâces insignes qui ont marqué notre vie depuis l'instant de notre naissance jusqu'à l'heure présente. Je n'essaierai même pas d'en faire l'énumération. Vous pouvez, si vous le voulez, les évoquer dans votre esprit et embrasser d'une vue d'ensemble toutes les obligations sacrées que vous avez contractées envers Dieu. Toutefois, il me paraît superflu de franchir les limites de l'année qui vient de s'écouler, je veux dire : depuis le dernier passage de Notre-Seigneur parmi nous, pour trouver des motifs suffisants à notre reconnaissance envers Dieu.

Nous sommes tous ici des âmes de foi profonde. Aussi n'ai-je pas besoin de longs développements pour être compris. La voix intime de votre conscience et de vos souvenirs célèbre dans un merveilleux cantique les bienfaits divins que je voudrais rappeler rapidement.

A certains moments, surtout lorsque le monde et les passions font silence autour de nous, nous ne pouvons méconnaître la multitude des dons que Dieu nous a faits, dons du corps et de l'intelligence, dons du cœur, dons temporels et spirituels, dons en nous, dons autour de nous, dons passés et dons présents. De quelque côté que nous nous tournions, c'est pour nous heurter à un bienfait de Dieu et de ce bienfait sort pour ainsi dire une voix qui proclame nos obligations et proteste en leur faveur dès que nous sommes tentés de les oublier.

Or si nous descendons dans la pratique de notre vie, où est, — je vous le demande, m. f., — où est la place que nous faisons à la reconnaissance ? Combien de fois, je ne dirai pas dans un jour, mais dans un mois, dans une année, nous arrive-t-il de nous tenir, dans le sentiment d'une sincère humilité, ce langage aussi simple que vrai : « Je n'ai rien, je ne suis rien, tout me vient de Dieu, tout y doit retourner, et c'est le moins que je lui témoigne ma reconnaissance de tout ce qu'il m'a donné » ?

Si un homme, un de nos semblables, avait fait pour nous la dix-millième partie de ce que Dieu a fait, avouez que vous ne croiriez pas aller trop loin en consacrant toute votre vie à son service. Je dis cela, sachant bien que par instinct nous

sommes des ingrats et que rien ne s'oublie aussi vite qu'un bienfait.

Voyez l'enfant. Est-ce qu'il songe aux douleurs, aux larmes, aux sacrifices qu'il a coûtés à sa mère ? Est-ce qu'il les soupçonne même ?... Egoïste, le voilà tout entier ! Tout lui est dû. C'est du moins ce que semblent affirmer ses incessantes exigences, tandis que, pour lui, il ne veut rien devoir à personne.

A personne, entendez bien, m. f., pas même à Dieu. Et ici il faut le constater avec douleur, cet égoïsme n'est pas le privilège exclusif de l'enfance. Tous nous en sommes atteints dans une plus ou moins large mesure. Nous voulons bien que Dieu s'occupe de nous, qu'il pourvoie à nos besoins, qu'il s'incarne, qu'il nous rachète par son sang et par sa mort. L'Incarnation et la Rédemption sont choses toutes naturelles à nos yeux. Dieu, semble-t-il, nous les devait et encore nous imaginons-nous avoir beaucoup fait quand nous n'avons pas profané des choses aussi saintes.

Ah ! oui, confessons-le, puisqu'aussi bien c'est la vérité, la reconnaissance n'est pas une vertu de ce monde et ne se rencontre guère plus chez les chrétiens que chez ceux qui ne le sont point.

Et cependant le fait n'en reste pas moins là aussi évident que la lumière du soleil, aussi précis et aussi affirmatif qu'une loi. Nous ne sommes que par Dieu. Le peu que nous sommes, le peu que nous avons nous vient de Dieu. Ainsi résulte pour chacun de nous la plus impérieuse des obligations : le remercier à tous les instants du jour de ce qu'il a fait pour nous.

Pensons-nous à cette obligation ? Hélas ! m. f., mettons la main sur notre cœur et répondons ! N'est-il pas vrai que nous n'y pensons jamais ou presque jamais ? Tant d'occupations, tant de soucis nous distraient de ce souvenir !

C'est dans les circonstances comme celles-ci, c'est maintenant, si déjà nous ne l'avons fait, qu'il faut repasser dans notre mémoire tant de faveurs innombrables et de toutes sortes dont nous avons été l'objet de la part de Dieu et tomber aux pieds de Notre-Seigneur, pour y déposer ce merci tout cordial qui jamais ne coûte à une âme bien née. Notre-Seigneur attend cela. C'est son droit, et je suis sûr que pas un seul d'entre vous ne voudra manquer à ce devoir.

Songez-y, votre vie, votre santé, vos forces, le pain que vous mangez, tout cela vient de Dieu. C'est lui encore qui vous assure l'aisance, le bien-être et la prospérité.

Et nos âmes, est-ce qu'il ne les entoure pas de soins tout particuliers ? Est-ce que, pour elles, il calcule ? Est-ce que, pour elles, il épargne quelque chose ? Oserions-nous le dire devant cette croix sur laquelle il est mort pour nous et devant cet autel où il se donne à nous tout entier ?

C'en est trop, Seigneur, oui, trop pour ce que vous êtes, trop pour ce que nous valons. Votre infinie générosité a triomphé de nous. Elle nous a vaincus et pour ainsi dire écrasés sous son poids. Qu'est-ce que la reconnaissance que nous pouvons vous offrir ? Du moins, Seigneur, daignez agréer les sentiments de gratitude que nous vous offrons en ce jour, puisque nous mettons en eux toute la ferveur dont nous sommes capables...

II. — *Demander pardon à Notre-Seigneur*

Nous avons remercié Dieu. Notre reconnaissance s'est élevée, non pas à la hauteur de ses bienfaits, c'est chose impossible, mais elle a été aussi vive, aussi fervente que notre faiblesse humaine nous le permettait. Peut-être même notre cœur s'accordera-t-il ce témoignage que Dieu devait être content et qu'il bénissait notre bonne volonté.

Et pourtant, m. f., après avoir remercié Dieu de ses bienfaits, une rougeur nous monte au front et l'ombre de nos fautes se dresse devant nos yeux pour nous obliger à baisser le regard devant Dieu. Prévenus par sa grâce, entourés par lui de la sollicitude la plus délicate, comblés de ses faveurs, il fut des jours où, hélas ! nous avons méprisé sa générosité, foulé aux pieds son amour, où nous n'avons pas craint par nos péchés de provoquer sa colère et d'encourir ses vengeances.

Voilà ce que nous dit notre conscience, lorsque nous ne voulons pas être sourds à sa voix. Voilà ce que nous rappellent tant de tristes circonstances d'une vie pleine de contradictions.

Et alors, quand de meilleurs sentiments s'éveillent en nous, quand le fond mauvais de notre nature se sent en quelque sorte vaincu par une miséricorde plus grande, nous éprouvons de salutaires remords. Nous confessons que souvent, bien souvent, nous avons mal agi envers Dieu. Nous sommes honteux de nous-mêmes et s'il nous arrive de rencontrer Dieu face à face, nous ne savons plus quelle attitude prendre et nous détournons la tête.

Dites-moi, m. f., un jour ou l'autre dans votre vie, vous avez eu peut-être le malheur d'offenser gravement quelqu'un que vous aimiez et que vous respectiez ; sous l'empire d'une vive impression ou d'une passion violente, vous avez injurié ce bienfaiteur. Il a suffi d'un seul instant pour effacer dans votre mémoire le souvenir des services qu'il vous avait rendus. Mais quelques instants après ou bien quelques jours plus tard, lorsque votre conduite vous est apparue à la lumière d'une raison plus calme, lorsqu'une occasion indépendante de votre volonté vous a remis en présence de celui à qui vous aviez manqué d'égards, que d'embarras, de honte, d'angoisse, de remords vous créait cette situation délicate et comme les palpitations de votre cœur disaient bien haut les troubles de votre conscience torturée !

Alors, dominant cette tempête qui bouleversait votre âme, le devoir élevait sa voix et cherchait à produire dans votre cœur cette humiliation et ce brisement qui jamais ne sont repoussés. Vous hésitiez, vous vouliez et puis vous ne vouliez pas, vous vous disiez : « Je n'aurai pas le courage, je n'oserai jamais ; j'ai été trop coupable. Est-ce que je puis espérer mon pardon ? »

C'est vrai, les jugements des hommes sont sévères. Ils n'oublient pas facilement une injure reçue. La plupart du temps, ils sont inexorables et le repentir le plus manifeste les touche peu.

Oui, tous les jours, sans nous en douter, nous mentons à Dieu, lorsque nous lui adressons cette prière qui n'est plus alors qu'une formule banale, ayant perdu tout son sens : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Nous voulons bien, nous exigeons même que les autres nous soient indulgents. Mais pour ce qui est de nous-mêmes, nous nous renfermons dans nos droits lésés, sans vouloir entendre parler de miséricorde ni d'oubli généreux. Ah ! si Dieu n'avait pas d'autre mesure que celle dont nous nous servons envers nos frères, que nous serions à plaindre et combien plus aurions-nous sujet de trembler en nous présentant devant lui ! Car enfin, s'il y a quelqu'un qui nous ait fait du bien, c'est bien lui ; et s'il y a quelqu'un que nous ayons contristé par notre ingratitude, c'est encore lui. Et mille fois nous avons mérité son éternelle colère.

Disons-le donc franchement, puisqu'aussi bien il en est ainsi, disons-le, non point sur le ton d'incrédulité méprisante qu'affectent ces impies dont parle l'Ecriture, mais dans les sentiments de la plus humble et de la plus profonde reconnaissance : « Seigneur, nous avons péché et rien de mal ne nous est arrivé. »

Sans doute, nous ne dirons pas pour autant, après ces insensés, que Dieu n'est pas ou que le bras de sa justice ne saurait nous atteindre. Mais nous viendrons pleins de joie aux pieds des tabernacles chanter les miséricordes de notre Dieu.

Oui, m. f., le voilà celui que vous avez offensé. Il s'est arrêté sur cet autel pour vous donner toute facilité de venir jusqu'à Lui. Aujourd'hui c'est un roi de mansuétude et de miséricorde. Les plus petits, les plus misérables sont l'objet de ses préférences. C'est pour eux surtout qu'il est venu. Son cœur est rempli de pardon. Ses bras ouverts les invitent une fois encore à la réconciliation.

Et je vous le demande, quel est donc celui d'entre vous qui croirait n'en avoir pas besoin ? Qui peut se rendre ce témoignage qu'il est sans péché ?... Hélas ! tous nous avons à nous faire pardonner, tous et beaucoup. Mais qu'importe ? Les jugements de Dieu ne ressemblent en rien à ceux des hommes, et c'est ce qui me rassure, c'est ce qui me donne cette confiance que je voudrais vous inspirer à vous-mêmes...

Voyez, levez les yeux. Est-il possible à un Dieu de se faire plus petit ? Sous quelle apparence faudra-t-il donc qu'il se présente, si les voiles eucharistiques ne vous suffisent pas ? Pour moi, je ne conçois rien au-delà et la toute-puissance divine me paraît avoir atteint ici l'extrême limite de l'infiniment petit. Un degré de plus, et ce serait le néant, semble-t-il. Et Notre-Seigneur a voulu aller jusque-là pour nous prouver sa miséricorde et son amour et se donner à nous avec son pardon.

III. — *Solliciter de Notre-Seigneur de nouveaux bienfaits.*

Maintenant que le pardon divin est descendu sur nos âmes et que le cri de reconnaissance est monté de notre cœur à nos lèvres et de nos lèvres jusqu'à Dieu, que nous reste-t-il à faire ?

Une seule chose, bien facile celle-là, pleine de douceur et de consolation.

Avant de terminer cette journée d'adoration et de prendre définitivement congé de Notre-Seigneur, vous allez une dernière fois vous incliner sous sa bénédiction et puiser dans ce nouvel hommage et cette nouvelle grâce une ardeur nouvelle pour affronter vaillamment les luttes de la vie, luttes nombreuses, luttes imminentes, luttes terribles parfois, luttes de toute nature qui vous attendent au sortir d'ici et qui dès demain fondront sur vous, n'en doutez pas !

Dans le passé, m. f., dans votre passé qu'avez-vous eu à enregistrer la plupart du temps, des victoires ou des défaites ?

Hélas ! en mettant la main sur mon cœur, je craindrais de pousser trop loin mes questions, de peur de ne trouver à y faire que les plus humiliantes réponses.

Ce que nous ne saurions mettre en doute, c'est notre étonnante faiblesse et notre misère plus profonde encore. Ici-bas, vous voyez qu'à tous les degrés, dans tous les âges et dans toutes les conditions, la faiblesse cherche un bras sur lequel elle puisse s'appuyer. Le pauvre qui manque de tout vient tendre la main à la porte du riche. Tous nous cherchons en dehors de nous ce que nous ne trouvons pas en nous-mêmes.

Mais, vous le savez aussi bien que moi, les hommes sont souvent incapables de nous aider, et alors même qu'ils le peuvent, leur cœur s'ouvre difficilement et rarement à la compassion.

Et puis il y a de ces nécessités d'un ordre supérieur auxquelles un Dieu seul peut subvenir et en présence desquelles notre infirmité vient échouer misérablement. Alors que faire ?

Tout simplement nous tourner vers Celui d'où peut nous venir le secours, étreindre cette main divine qui se tend vers nous et puiser dans ces trésors qui nous sont ouverts les grâces dont nous avons besoin.

N'y manquez pas, m. f. Vous comprenez que c'est là le fruit principal, essentiel d'une journée comme celle-ci. Et puisqu'aujourd'hui Notre-Seigneur est chez vous, qu'il est à vous, que la nuit et le jour il s'est mis à votre disposition, puisque tous vous avez eu votre heure d'audience pendant laquelle vous avez pu plaider les intérêts qui vous sont chers et présenter vos requêtes, formulez une dernière et bien fervente prière, que vos voix et vos cœurs se mêlent et se confondent et qu'il s'en échappe un de ces cris puissants, comme celui du Christ sur la croix, qui font violence au ciel et qui sauvent la terre.

Oui, demandez quelque chose à Notre-Seigneur, demandez-lui beaucoup. Il est riche, lui, il est le

riche par excellence, et tant de choses nous manquent, tant pour faire notre salut et pour gagner le ciel !

Demandez pour vous tout d'abord, car vos besoins sont immenses ; je ne les connais pas sans doute ; mais Notre-Seigneur les connaît, il les voit de son regard divin, et il est là, attendant que vous les lui exposiez dans toute la simplicité de votre cœur confiant en sa miséricorde.

Comme ballottés sur une mer agitée, menacés par la tempête qui fait rage autour de vous et peut-être en vous-mêmes, appelez-le à votre secours. Sans doute il ne vous laissera pas périr. Mais il veut, pour vous sauver, entendre de vous le cri poussé par les Apôtres en un jour de danger : « Seigneur, sauvez-nous ! *Salva nos, Domine !* »

Sauvez-nous, mais sauvez aussi ceux que nous aimons. Car enfin n'y a-t-il pas en dehors de vous quelque chose qui est encore vous-mêmes, des êtres chers, enfants de votre sang ou frères de vos âmes ?... Pour ceux-là encore, il faut prier ; pour eux, il faut demander, demander la persévérance pour ceux-ci, la conversion pour ceux-là, la santé pour un malade, la consolation pour un affligé, la patience dans les mauvais jours, la résignation dans les épreuves, enfin la paix et le bonheur pour tous.

Oui, m. f., rendez-vous ce service de prier les uns pour les autres, au nom de cette solidarité toute fraternelle qui doit régner entre vous, afin de prouver à tous, à Dieu et au monde, que vous êtes autre chose qu'une poignée d'hommes étrangers les uns aux autres et que le hasard a réunis pour un instant, mais que vous êtes d'une même famille, les enfants du même Père qui est dans les cieux.

II

NOTRE-DAME DU SAINT-SACREMENT

Mes frères,

Il ne faudrait pas considérer nos évangiles comme une vie complète de Notre-Seigneur. S. Jean en fait lui-même la remarque en terminant ce qu'il en a écrit : « Jésus a fait tant d'autres choses que si on les rapportait par le détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir ce qu'on en écrirait. » (Jo., XXI, 25). Les évangélistes ont travaillé sous l'inspiration du St-Esprit, mais aussi dans telle circonstance et dans tel but qui dictaient d'avance les faits et les paroles de leur divin Maître sur lesquels ils devaient particulièrement insister.

Au nombre de ces événements qu'ils ont laissés dans l'ombre, il faut mettre l'évidente présence de Marie à la Cène, le Jeudi Saint. Le célèbre repas pascal des Juifs se prenait en effet en famille, quoiqu'il pût être complété, quand le nombre des convives n'était pas suffisant, par l'invitation de parents, d'amis ou de voisins. Les femmes participaient à ce banquet, dans la même salle, à une table à part, comme en témoignent les écrits contemporains les plus authentiques de l'époque évangélique.

Ce soir si attendu des adieux du Maître à ses disciples, à ce repas si solennel de l'institution de l'Eucharistie et du sacerdoce, à ce moment tragique de la trahison de Judas, Marie est donc là, avec les saintes femmes. Elle y est même, pour le cœur de son Fils, le convive le plus attendu. Il faut bien, n'est-ce pas, que sa sainte première communion à elle fasse contrepoids à la première communion du traître Judas... et des traîtres de l'avenir.

Mais d'abord sa place est, ce soir du Jeudi Saint, aux côtés de son Fils, parce que c'est elle, en même temps que Jésus, qui donne ce banquet, qui invite et qui fait les honneurs.

L'Eglise met sur les lèvres de la T. S. Vierge ces paroles vraiment étonnantes de prime abord dans sa bouche : « *Venite, comedite panem meum*. Venez manger le pain que je vous ai donné et boire le vin que je vous ai préparé. *Et bibite vinum quod miscui vobis.* » Comment ? La Sainte Vierge nous invite à ce banquet comme si c'était elle qui en faisait les frais ? Bien plus, elle appelle ce pain, son pain à elle, *panem meum ?*

Oui, et elle en a le droit.

Quand, le soir du Jeudi Saint, Notre-Seigneur prit du pain, le consacra et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, c'est mon corps ; » quand il leur offrit le vin consacré : « Prenez et buvez, c'est la coupe de mon sang ; » si la nouveauté et l'extraordinaire de ce mystère n'eussent exigé qu'il concentrât toute l'attention de ses apôtres sur l'essentiel de ce sacrement ; si surtout, depuis longtemps, la profonde humilité de sa mère ne l'avait supplié de la laisser dans l'ombre, Jésus aurait pu ajouter en leur montrant Marie : « Et remerciez ma Mère, à qui vous serez éternellement redevables de cette preuve extrême de mon amour. »

Et de fait, 1° c'est grâce à Marie que l'Eucharistie a été possible ; et 2° c'est en vue d'elle d'abord qu'elle a été instituée.

En ce jour où nous célébrons la Fête-Dieu, ces pensées seront bien de circonstance pour notre piété.

I. — *L'Eucharistie par Marie*

C'est grâce à Marie que l'Eucharistie a été possible.

Vous connaissez sans doute — sa vie et ses écrits sont désormais si populaires — la délicieuse poésie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus intitulée *La Rose divine ou le lait virginal :*

> Le séraphin se nourrit de sa gloire,
> Du pur amour et du bonheur parfait.
> Mais c'est le lait qui convient à l'enfance.
> Ma blanche hostie est le lait virginal.

Ne croyez pas qu'il n'y ait que grâce, qu'ingéniosité, que tendresse enfantine dans cette strophe d'une petite sainte. J'y retrouve l'écho des pensées du grand docteur S. Augustin qui disait : « Le Verbe a pris sa chair de Marie et nous a

donné cette chair à manger pour notre salut. » Que dis-je, n'est-ce pas le sentiment de l'Eglise, qui salue dans sa liturgie eucharistique ce corps véritable : *Ave, verum corpus,* né de la Vierge Marie, *natum de Maria Virgine,* qui est né d'elle et qu'elle nous a donné, *nobis datus, nobis natus ex intacta Virgine ?*

Le Fils de Dieu, pur esprit comme son Père, lumière de lumière, vérité, est bien la véritable nourriture des âmes, qui sont aussi esprits. Mais tant que ce Fils de Dieu reste pur esprit, et tant que nos âmes habitent leur corps mortel, il peut être l'aliment des anges qui sont des esprits ; pour nous, il est une nourriture trop forte.

Mais dès que ce Fils de Dieu s'incarne par Marie et en Marie, cette mère en fait une nourriture pour les petits enfants que nous sommes, c'est-à-dire spirituelle et corporelle à la fois.

Ainsi, comme nous le chantons, c'est par Marie que le pain des anges se fait le pain des hommes : « *Panis angelicus fit panis hominum.* »

Oui, l'Eucharistie est une conséquence directe de ce grand mystère de l'Annonciation, que nous n'approfondirons jamais assez. Si le jour où l'archange Gabriel vint lui proposer au nom du Seigneur de devenir la Mère de Dieu, la T. S. Vierge avait refusé cet honneur, à cause de l'avenir douloureux qu'il entraînait et qu'elle entrevoyait, — et elle était libre, entièrement libre de ne pas accepter, — jamais nous n'aurions eu le prêtre Jésus, jamais ces paroles de la dernière Cène : « C'est mon corps, c'est mon sang, » n'auraient été prononcées, jamais nous n'aurions eu ni le sacerdoce, ni l'Eucharistie, ni la présence réelle, ni la messe, ni la communion. Au *fiat* de l'Annonciation nous devons le Jésus de nos tabernacles, comme nous lui devons le Jésus de la crèche, de la Galilée, du Calvaire.

Il y a dans l'Evangile un miracle qui annonce et prépare de façon symbolique l'institution de la Sainte Eucharistie : celui de la multiplication des pains. Il y a pareillement dans l'Evangile un miracle qui annonce et prépare d'une manière transparente la part de Marie dans cette institution : celui des noces de Cana. De même qu'au premier banquet de la vie publique de Jésus, à Cana de Galilée, les invités durent à l'intercession de Marie et à ses mérites l'eau changée miraculeusement en vin, en un vin supérieur, figure du vin eucharistique, ainsi, au dernier banquet de cette même vie publique et à toutes les saintes Tables qui le continueront, les convives du Jeudi Saint et de tous les temps devront à ses mérites et à son *fiat* le pain et le vin changés au corps et au sang de l'Homme-Dieu par un prodige plus extraordinaire encore.

Marie n'est pas une communiante pareille aux simples fidèles. Bien qu'elle n'ait pas reçu l'onction sacerdotale, comme le Christ au jour de l'Incarnation ou comme le prêtre au matin de son ordination, il faut dire d'elle pourtant que, plus qu'au fidèle qui communie mais ne consacre pas, elle est semblable au prêtre qui communie et qui consacre. Disons plus exactement qu'elle est plus et mieux que le prêtre, car sa participation au mystère de la présence réelle de Notre-Seigneur sur l'autel est plus intime que la nôtre ; elle la rapproche du grand et unique prêtre Jésus, dont elle est l'associée dans l'œuvre du salut.

C'est grâce à Marie que l'Eucharistie a été possible.

II. — *L'Eucharistie pour Marie*

Possible par Marie, l'Eucharistie a été instituée aussi d'abord en vue d'elle.

Que pareille affirmation ne nous étonne pas ! Dans une de ses apparitions à sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur fait un jour cet aveu à la sainte voyante de Paray : « Ton désir a pénétré si avant dans mon cœur que si je n'avais pas institué ce sacrement d'amour (le Sacré-Cœur parle de l'Eucharistie) je le ferais maintenant pour me rendre ton aliment. » Si Notre-Seigneur parle de la sorte à une de ses saintes sans doute très chère à son cœur puisqu'il en a fait sa confidente, comment s'étonner qu'il ait institué la Sainte Eucharistie d'abord pour Marie, sa Mère, qu'il a aimée d'une façon unique ?

Son amour de Dieu et son amour d'enfant l'y poussaient invinciblement.

L'Eucharistie, c'est le chef-d'œuvre, ou mieux, selon l'expression dont se sert l'Eglise, le mémorial de toutes ses merveilles : *Memoriam fecit mirabilium suorum* (Ps. CX, 4), chef-d'œuvre de sa sagesse : *Sapientia ædificavit sibi domum, miscuit vinum et posuit mensam* (Prov., IX, 1) et chef-d'œuvre de son amour : *In finem dilexit eos.* Et un chef-d'œuvre qu'il a fait pour nous : en instituant cet auguste sacrement, comme tous les autres, Notre-Seigneur a en vue notre bien, notre sanctification, notre accroissement en grâce. Les sacrements sont faits pour les hommes : *sacramenta propter homines.*

Mais entre tous les hommes, il y a une personne incomparablement belle, aimée, comblée. Elle a trouvé grâce devant Dieu, elle a ravi son cœur, elle a à propos de tout la première de ses pensées. C'est Marie.

A cause d'elle d'abord il a décidé cette œuvre de sagesse et d'amour qu'est l'Incarnation ; à cause d'elle d'abord il fera cette folie de sagesse — les mots ici ne jurent pas d'être accouplés, puisque ce qui nous semble folie en Dieu est plus sage que tous les hommes — à cause d'elle d'abord il fera cette folie de sagesse et d'amour qu'est sa mort sur la croix ; en un mot, Marie est la première rachetée, *prima Redempta,* selon l'enseignement de l'Eglise, c'est-à-dire la première en vue dans les pensées miséricordieuses de Dieu sur nous, comme nous pensons d'abord à ceux que nous aimons en tout ce que nous faisons, à tel point que nous ne faisons rien qu'en pensant à eux et pour leur être agréable.

Alors, m. f., ce soir de Jeudi Saint, comme Notre-Seigneur se mettait avec ses disciples à cette table des pâques juives traditionnelles, alors

qu'il leur disait en songeant aux pâques chrétiennes nouvelles qu'il allait inaugurer : « *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* J'ai désiré d'un grand désir faire cette pâque avec vous, » comment ne comprendrions-nous pas que son désir allait surtout vers cette créature bénie, la plus élevée en dignité, en grâce et en gloire et la plus sainte en mérites qu'était Marie ? Comment ne devinerions-nous pas que son cœur avait hâte de cette union sacramentelle avec celle qu'il aimait plus que son Eglise ? Comment ne verrions-nous pas qu'à cause d'elle d'abord, la première rachetée, il allait instituer le sacrement par lequel nous seraient appliqués les mérites de la Rédemption ?

Mais c'est si vrai que pour elle seule il l'eût instituée, comme aimait à le redire le P. Eymard.

De pieux écrivains déclarent en tête de leurs ouvrages qu'ils s'estimeraient heureux si leur livre pouvait faire du bien à une seule âme. Des prêtres ne jugent pas leur ministère inutile quand ils ont fait du bien à une seule âme. « Sauver une âme et mourir ! » s'écriait un grand missionnaire. Notre-Seigneur aurait couvert les frais de son amour, il n'aurait pas à se repentir, il pourrait oublier les incrédulités, l'indifférence, les sacrilèges eucharistiques rien qu'à cause de Marie ; car, ne l'oublions pas, il a trouvé dans son cœur plus d'amour, de sainteté, de gloire que dans tous les anges et dans tous les saints.

D'autant que son cœur d'enfant des hommes s'accorde à cet instant plus que jamais avec ses désirs divins. S'il y a une heure de la vie de Jésus où se révèle sa tendresse pour les siens, c'est assurément à la dernière Cène. Dans ce dernier entretien avec ses apôtres, ses chers petits enfants, *filioli,* comme il les appelle, on sent une émotion qui a peine à se contenir. On attend à chaque verset qu'un sanglot brise sa voix.

Si la perspective de la séparation d'avec ses apôtres qu'il ne connaît que depuis trois ans, qui ont bien peu répondu jusqu'ici à son amour, qui vont l'abandonner tout à l'heure, émeut à ce point son cœur d'homme, devinez-vous sa peine quand il pense à sa mère si bonne, si tendre, si dévouée, qu'il va laisser seule sur la terre, dans cette solitude la plus douloureuse pour les mères qui est la disparition de leurs enfants, alors qu'elles avaient toujours entrevu pour elles une vieillesse entourée d'affection ?

Aussi croyez bien que si Jésus institue à cet instant le sacrement de son Eucharistie pour ne point nous laisser orphelins, mais demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles, croyez bien, dis-je, que la créature qu'il veut surtout consoler par sa présence sacramentelle, c'est sa Mère, dont l'existence serait trop pénible sans lui après l'Ascension. Elle pourra le retrouver dans le pain consacré par les apôtres. Et comme ces saints qui passaient des heures entières en adoration devant le St-Sacrement, plus longtemps et plus intensément que ces saints, elle revivra les heures de silence et d'intimité de Nazareth avec son Jésus devenu Jésus-Hostie.

Avec son affection filiale, c'est aussi sa reconnaissance de bon fils qu'il va pouvoir enfin lui témoigner par là de façon magnifique. Car par son Eucharistie il ne nous donne pas seulement sa présence ; il se donne lui même. Cette humanité qu'il avait reçue d'elle au jour de son Incarnation, il allait la lui rendre maintenant par la sainte communion et tout imprégnée de sa divinité.

Ne pensez pas que ce soient là des rêveries pieuses. Ce sont les sentiments très réels du Cœur de Jésus à la veille de sa mort. Tout enfant bien né ne les a-t-il pas éprouvés en voyant sa mère en pleurs près de son lit de mourant et croyez-vous qu'à ces heures-là nous ne ferions pas pour notre mère ce qu'a fait Jésus si nous en avions le moyen, si nous avions à notre service la toute-puissance divine ?

Si cela nous semble rêverie, reconnaissons-le en toute humilité, c'est parce que nous ne savons ni méditer, ni prier devant le tabernacle, c'est parce que nous ne prenons pas la peine de revivre ces états d'âme de Jésus, c'est parce que nous sommes trop paresseux dans nos visites au St-Sacrement. Mais ces pensées ravissaient le cœur des saints. Ecoutez ce que chantait le Bienh. de Montfort :

> Jésus ne peut quitter Marie,
> Tant l'amour qui les lie est fort !
> Aussi, la veille de sa mort,
> Il établit l'Eucharistie,
> Voulant après l'Ascension
> Etre ici-bas sa consolation...
>
> Jésus plein de reconnaissance,
> Lui fait part de tous ses trésors,
> La nourrit de son propre corps
> Qu'elle a nourri dans son enfance ;
> Pour le lait de son chaste sein
> L'abreuve ici de son sang tout divin...

Ainsi, comme c'est grâce à Marie que l'Eucharistie a été possible, c'est bien aussi en vue d'elle d'abord qu'elle a été instituée.

A cause de tout cela on a écrit et ce n'est pas exagéré : « Vraiment Marie a communié le monde. »

* *

A St-Maurice, au diocèse de Versailles, le 1er mai 1868, le Père Eymard, le grand serviteur et apôtre zélé du mystère de l'Eucharistie, fondateur des Pères du St-Sacrement, vient d'ouvrir les exercices du Mois de Marie. Après avoir parlé avec cette flamme qui est celle des saints et que rendait plus brûlante sa mort qu'il sentait proche — il allait expirer trois semaines plus tard — il s'écria soudain : « Eh bien ! nous honorerons Marie sous le vocable de N. D. du T. S. Sacrement. Oui, disons avec confiance : N.-D. du T. S. Sacrement, Mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

Cette invocation nouvelle à la Vierge, expression d'une vérité aussi ancienne que la Révélation, reçoit aussitôt l'approbation, l'encourage-

ment et les faveurs des évêques de France et d'Espagne..., puis de l'Italie et du Canada. Elle est accueillie avec enthousiasme par les congrès eucharistiques internationaux et nationaux qui en expliquent la profonde et riche signification ; diverses œuvres eucharistiques s'érigent sous ce vocable en plusieurs diocèses de France et de l'étranger. Pie X lui donne un sens plus large.

Ainsi donc la voici en passe de devenir populaire dans le peuple chrétien.

Qu'elle devienne d'abord et surtout un vocable compris, aimé, goûté. Qu'elle fasse mieux comprendre aux âmes que nous devons vraiment tout Jésus à Marie, le Jésus de l'histoire et le Jésus du tabernacle. Et que par amour pour Marie elle porte les âmes à la Table sainte où elle nous convie et à laquelle elle s'est agenouillée la première pour nous donner l'exemple.

Notre-Dame du St-Sacrement, priez pour nous qui avons recours à vous ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. LOUIS DE GONZAGUE

UN MODÈLE POUR LA JEUNESSE

Mes chers enfants,

Avez-vous examiné quelquefois les portraits de S. Louis de Gonzague ? Assez souvent on le représente ayant à ses pieds une couronne qu'il semble avoir jetée à terre ; il tient d'une main un instrument de pénitence et de l'autre un crucifix qu'il contemple avec amour. — Eh bien ! vous avez dans ces trois symboles un résumé complet de la vie du saint jeune homme : vie de renoncement, de pénitence et de prière.

I

1. Oui, mes enfants, cette couronne gisant à terre sans honneur, et sur laquelle S. Louis de Gonzague dédaigne même d'abaisser ses regards, est une image du détachement admirable qu'il fit paraître en renonçant au monde pour suivre Jésus-Christ. Sa naissance au sein d'une famille illustre, princière même, lui donnait le droit de prétendre à tout ce qu'un homme peut désirer ici-bas de plus beau, de plus noble et de plus grand : les plaisirs, les richesses, les honneurs se présentaient à lui avec tout ce qu'ils ont de plus enivrant. Pour jouir de tous ces biens, il n'avait aucun effort à faire, aucun travail à s'imposer ; il n'avait qu'à se prêter aux avances qui lui étaient faites. Le monde allait à lui et déployait devant ses yeux la plus séduisante de toutes les perspectives.

Mais que peuvent les attraits du monde sur une âme que la grâce a éclairée et touchée ? S. Louis de Gonzague n'eut pas besoin de longues réflexions pour se convaincre du néant et de la vanité de toutes choses. De bonne heure, il comprit que Dieu seul méritait de fixer son cœur et qu'il devait le lui consacrer tout entier sans réserve et sans partage. Aussi quelque brillantes que fussent les promesses du monde, il y renonça dès qu'il lui fut possible de le faire. De riche il se fit pauvre ; de grand il se fit humble ; aux dignités et aux honneurs auxquels sa naissance lui donnait droit, il substitua avec joie l'obscurité de la vie religieuse. Il quitta tout, mais en quittant tout il trouva Dieu. Notre-Seigneur, pour l'amour duquel il avait renoncé aux biens de cette vie, l'enrichit des trésors de sa grâce et lui fit goûter à son service des joies et des consolations supérieures à toutes les satisfactions des sens et à tous les plaisirs du monde. La cellule de novice dans laquelle il s'était volontairement renfermé fut, pour lui, malgré sa pauvreté et son dénuement, plus délicieuse et plus douce que le riche palais dont il avait fait l'abandon.

2. S. Louis de Gonzague ne se contenta pas de renoncer à tout : il y voulut joindre, chose plus difficile, le renoncement à soi-même par la pratique de la mortification.

Encore enfant, il était déjà initié à tous les genres d'austérités. Ses jeûnes étaient fréquents, ses disciplines rigoureuses. Il portait constamment sur lui des instruments de pénitence. Il interrompait le repos de la nuit pour se livrer à ses exercices de piété, supportant pour cela le froid le plus vif. Son sommeil même, grâce aux industries de sa ferveur, n'était pas exempt de souffrances.

Cet attrait pour la mortification ne fit que s'accroître après qu'il fut entré en religion. Non content des austérités prescrites par la règle, il sollicitait la permission de s'en imposer de plus fréquentes et de plus rigoureuses. Les supérieurs ne croyaient pas toujours pouvoir se prêter aux élans généreux du pieux novice, et alors celui-ci avait besoin de faire appel à toute son obéissance pour ne pas se plaindre des restrictions qui lui étaient imposées.

Mais il s'en dédommageait par cette multitude de mortifications de détail, dont la vie de communauté offre de si fréquentes occasions, observant inviolablement la loi du silence, obéissant avec une exactitude scrupuleuse à ses supérieurs et portant la modestie des yeux à un degré presque incroyable.

3. Une âme aussi dégagée des sens devait être merveilleusement apte à la prière. Aussi le saint jeune homme en fit-il constamment ses délices. Son esprit n'avait aucune peine à s'élever à Dieu et à se tenir en sa divine présence ; ou plutôt la pensée de Dieu lui était tellement familière, j'allais dire tellement naturelle, que pour s'en distraire et se fixer sur d'autres objets, il fallait qu'il se fît une violence égale à celle que nous devons nous faire à nous-mêmes pour nous recueillir et prier avec attention. Ces distractions importunes, qui sont le tourment des âmes pieuses, lui étaient inconnues. Il était, en priant, tellement absorbé en Dieu, qu'il semblait alors ne plus tenir à la terre.

L'attrait de sa piété le portait surtout à méditer la passion de Notre-Seigneur et la divine Euch -

ristie. La contemplation de ce double prodige de l'amour de Jésus pour les hommes produisait dans l'âme pure de Louis de Gonzague une impression si vive que son visage s'illuminait alors d'un éclat tout divin et que ses larmes coulaient en abondance.

Ses supérieurs, craignant que cette application du saint novice à la prière ne nuisît à sa santé, ne lui permirent plus de s'y livrer que pendant une demi-heure chaque jour, et bientôt même le lui interdirent absolument. Précautions inutiles, car, dit l'auteur de sa vie, plus le pauvre enfant voulait fuir son Dieu pour pratiquer l'obéissance, plus son Dieu le poursuivait, se communiquait à lui, l'inondait de ses lumières et de ses consolations; en sorte que, désireux avant tout d'obéir, Louis était contraint de conjurer Notre-Seigneur de s'éloigner de lui.

II

Je l'avoue, mes enfants, le modèle que je viens de placer devant vos yeux est si parfait que je n'oserais pas imposer à votre faiblesse la redoutable obligation de le reproduire exactement. Mais ce que je vous demande, ce qui n'est pas au-dessus de vos forces, et ce que vous êtes tenus de faire, c'est de graver en vous au moins quelques traits de ressemblance avec S. Louis de Gonzague.

Il ne s'agit pas pour vous de quitter le monde et de renoncer à tout, mais de renoncer à telle ou telle mauvaise habitude et, quand l'occasion se présente, de savoir faire un sacrifice pour l'amour de Dieu.

De vous assujettir à de grandes austérités il ne saurait être question non plus. Mais ne pourriez-vous pas observer plus fidèlement la règle du silence, en classe, au catéchisme, à l'église, obéir avec plus d'empressement, mettre à remplir votre tâche d'écolier plus d'ardeur et de bonne volonté?

Enfin, qui ne peut apporter à la prière un esprit plus recueilli, un cœur plus fervent? donner à la prière un temps déterminé chaque jour?

Ainsi vous marcherez sur les traces de votre céleste modèle, ainsi vous serez les émules de S. Louis de Gonzague, ainsi vous mériterez ses faveurs les plus abondantes et ses meilleures bénédictions.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Bénédiction d'une statue de S. Antoine de Padoue

LA VIE DU SAINT

Mes frères,

Comme vous le voyez, notre église s'est, au cours de la semaine qui vient de s'écouler, enrichie d'une nouvelle et magnifique statue de S. Antoine de Padoue. Je remercie en votre nom et au mien la famille qui en a fait don à notre paroisse. Que S. Antoine la récompense en protégeant tous ses membres, en ouvrant le ciel à ceux qui ne sont plus, en maintenant toujours dans le chemin qui y conduit ceux qui continuent d'accomplir ici-bas leur pèlerinage terrestre.

I

Cette statue sera le digne pendant de celle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fixée au pilier d'en face. Ces deux saints ont en effet quitté le monde pour mener dans le cloître une vie tout angélique, sainte Thérèse dans l'Ordre du Carmel, S. Antoine dans l'ordre de S. François d'Assise. Tous les deux sont morts jeunes : sainte Thérèse à l'âge de vingt-trois ans, S. Antoine à l'âge de trente-six ans. Tous les deux ont émerveillé le monde par leur sainteté et leurs miracles, si bien que S. Antoine fut placé sur les autels l'année même qui suivit son décès et sainte Thérèse, quelques années seulement après le sien, en tout cas, bien plus tôt que l'Eglise n'a coutume de le faire. Enfin, si sainte Thérèse tient la promesse qu'elle a faite avant de mourir, de passer son ciel à faire du bien et à faire tomber une pluie de roses, c'est-à-dire une pluie de grâces sur la terre, S. Antoine de Padoue, sans l'avoir promis peut-être, en a fait autant. Il le faut bien pour qu'après huit cents ans son culte soit encore en un tel honneur que notre église était une des très rares où l'on ne voyait pas sa statue. Comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dont le nom est connu, vénéré et invoqué dans le monde entier, S. Antoine est lui aussi vénéré et invoqué partout. « D'où êtes-vous? demandait Léon XIII à un pèlerin qu'il recevait en audience. — De Padoue, Très Saint Père. — Ah! vous êtes de Padoue, du pays de S. Antoine, aimez-vous bien votre Saint? — Oh! oui, T. S. Père. — Aimez-le encore davantage : S. Antoine n'est pas seulement le saint de Padoue, il est le saint du monde entier. Il faut qu'on l'aime et qu'on le prie partout. »

Eh bien! m. f., nous obéirons à cette invitation de Léon XIII. L'image de S. Antoine ne sera pas seulement une nouvelle parure pour notre église, le grand saint qu'elle représente sera surtout un nouveau protecteur pour notre paroisse, pour chacune de vos familles et pour chacun de nous.

S. Antoine de Padoue s'appelle ainsi parce qu'il est mort à Padoue, en Italie, le 13 juin 1231, mais il est né à Lisbonne, capitale du Portugal, en 1195, de l'illustre famille de Bouillon, qu'on croit avoir été apparentée au vaillant Godefroy de Bouillon qui, un siècle plus tôt, avait dirigé la première croisade et en 1099 délivra Jérusalem dont il fut le premier roi chrétien. Au baptême, le saint enfant reçut le nom de Ferdinand.

Dès qu'il en fut capable, il fut mis au nombre des clercs de N.-D. del Pilar, pour y faire ses études. A l'âge de 15 ans, il renonça au monde et au brillant avenir que sa naissance lui promettait et entra chez les chanoines réguliers de St-Augustin, où il échangea son nom de Ferdinand contre celui d'Antoine. Deux ans après, ceux-ci l'envoyèrent à la célèbre université de Coïmbre pour qu'il s'y perfectionnât dans la théologie et toutes les sciences alors connues. Il y demeura dix ans.

A proximité de son couvent se trouvait une maison de pauvres franciscains qui venaient souvent mendier à la porte du couvent de S. Antoine. Celui-ci, tout en leur faisant l'aumône, aimait à converser avec eux, et c'est ainsi qu'il apprit à connaître leur Ordre ; il apprit en particulier que ces pauvres franciscains s'en allaient évangéliser le Maroc où ils étaient presque sûrs d'être martyrisés. Cinq de leurs religieux le furent en effet à cette époque et leurs corps mutilés, rachetés à prix d'or, ayant été ramenés à Coïmbre y causèrent une vive émotion. S. Antoine résolut de quitter l'Ordre où il était pour entrer chez ces franciscains et aller lui aussi en pays infidèle cueillir la palme du martyre.

II

Y ayant été autorisé, Antoine partit sans tarder pour le Maroc, mais Dieu ne le voulait pas là et lui réservait un champ d'action plus vaste. A peine arrivé, il tomba malade et dut revenir en Europe. Le vaisseau qui le ramenait, emporté par la tempête, vint aborder sur les côtes de Sicile au lieu de le faire en Portugal. A ce moment, un chapitre de l'Ordre franciscain se tenait à Assise, sous la présidence de S. François encore vivant. S. Antoine s'y rendit sans se faire connaître et surtout sans laisser paraître sa science. Il obtint d'être admis dans un couvent d'Italie et, étant donnée sa santé chétive, on le chargea de laver la vaisselle.

S. Antoine s'acquittait avec bonheur de ces humbles fonctions, mais Dieu, satisfait de son humilité, allait tirer de dessous le boisseau cette grande lumière, pour la mettre sur le chandelier. Des religieux dominicains étant venus à passer dans son couvent de Forli où il était, le supérieur du couvent les pria d'adresser à sa communauté quelques paroles d'édification, mais ceux-ci se récusèrent, sous prétexte qu'ils n'avaient rien préparé. Alors le supérieur envoya quérir à la cuisine F. Antoine, en le priant de s'acquitter de cette fonction. Après quelque résistance, l'humble frère dut obéir. On pensait qu'il allait dire des choses très simples, mais quelle ne fut pas la stupéfaction de tous quand on l'entendit faire un magnifique discours, rempli des pensées les plus hautes, des textes sacrés les mieux choisis ! Tous étaient émerveillés et n'en pouvaient croire leurs oreilles. Le bruit de cet événement parvint à S. François d'Assise qui fit venir S. Antoine et le chargea d'enseigner les sciences sacrées aux novices de l'Ordre. En même temps, obéissant à ses supérieurs, il commença à prêcher des missions.

L'éloquence de sa parole, la sainteté de sa vie fit tout de suite une impression telle sur les foules qu'on accourait de dix lieues à la ronde pour l'entendre et que, les églises étant devenues insuffisantes pour contenir les auditeurs, il dut prêcher sur les places publiques ou dans les prairies. Il parcourut ainsi l'Italie désolée alors par des guerres et eut la consolation de réconcilier les ennemis entre eux et de rétablir la paix partout sur son passage. De là il passa en France où il évangélisa le Languedoc, le Limousin, le Berry. L'hérésie des Albigeois battait alors son plein, semant partout la révolte, l'immoralité, l'anarchie, brûlant les églises et les couvents comme devaient le faire plus tard les protestants pendant les guerres de religion. S. Antoine s'attaqua avec ardeur à cette hérésie et eut le bonheur de ramener un si grand nombre d'égarés à la foi de leurs pères qu'il a reçu le nom de « marteau des hérésies. »

Il faut dire que, pour les convaincre, Dieu lui avait donné le don des langues, comme aux apôtres. Il le fallait bien pour qu'il pût évangéliser tant de pays de langages si divers. Il lui avait aussi accordé le don des miracles.

Un jour, à Rimini, les hérétiques se bouchaient les oreilles, de peur d'entendre la vérité et d'être obligés de se convertir. On était sur le bord de la mer. S. Antoine se dirigeant vers la plage : « Mes frères les poissons, dit-il, puisque les hommes ne veulent pas entendre la parole de Dieu, je viens vous l'adresser et vous inviter à bénir votre Créateur qui vous a accordé pour prendre vos ébats un si vaste domaine où il pourvoit à votre nourriture et à tous vos besoins. » Et les poissons d'accourir tout le long du rivage et de sortir leur tête de l'eau comme pour mieux entendre et d'agiter leur queue comme pour applaudir au discours qu'on leur adressait, et ils ne s'éloignèrent qu'après avoir reçu la bénédiction du saint.

Un autre jour, à Toulouse, il prêchait sur la présence réelle de Notre Seigneur dans l'Eucharistie, que niaient les hérétiques. L'un de ceux-ci s'approchant : « Je croirai, dit-il, que Notre-Seigneur est dans la Sainte Hostie si ma mule que j'aurai fait jeûner pendant trois jours et à qui je présenterai une corbeille d'avoine, laisse celle-ci pour se jeter au pied de l'Hostie que vous lui présenterez. » Confiant dans la bonté et la puissance de Dieu qui veut le salut des pécheurs, S. Antoine accepte le défi, prie et fait pénitence pendant trois jours, et, le moment venu, sort de l'église portant le St-Sacrement. De son côté, l'hérétique s'avance avec sa mule affamée à laquelle il présente une appétissante provende. Mais, ô miracle ! celle-ci, dédaignant la nourriture dont elle avait si grand besoin, se jette à deux genoux devant l'ostensoir que porte S. Antoine.

III

S. Antoine avait reçu aussi de Dieu la grâce de sonder les cœurs et de découvrir les choses secrètes. Un novice de son couvent avait résolu de quitter l'Ordre pour rentrer dans le monde et, en s'en allant, avait emporté un manuscrit du saint où se trouvaient les psaumes annotés de sa propre main. Ce manuscrit lui était fort utile pour donner ses leçons aux étudiants de son Ordre et pour ses prédications. S. Antoine se mit en prières pour le retrouver, et, peu après, le voleur le lui rapportait lui-même tout confus. C'est

sans doute pour cela qu'on invoque avec succès S. Antoine pour retrouver les objets perdus.

Tous ces dons du ciel étaient en S. Antoine la récompense de son ardent amour de Dieu et de sa piété extraordinaire. On en cite cet exemple. C'était à Châteauneuf-la-Forêt près de Limoges, où S. Antoine prêchait une mission. Il recevait l'hospitalité d'un bon chrétien de l'endroit. Celui ci, heureux de s'édifier à la vue de son hôte, pousse, un soir, la curiosité jusqu'à regarder dans la chambre du saint par le trou de la serrure. Que voit-il ? le saint missionnaire à genoux, en prières, et devant lui l'Enfant Jésus qui s'abandonnait à ses embrassements et le couvrait de caresses. Plusieurs autres personnes qui eurent l'honneur de le loger déclarèrent avoir été les témoins du même prodige. C'est pour cette raison qu'on représente notre saint portant sur son bras l'Enfant Jésus.

Sa bonté pour les pauvres était très grande, et c'est pour cela aussi qu'on le représente distribuant aux indigents le pain que la charité chrétienne met aujourd'hui encore à sa disposition. En Provence il existe même une coutume très curieuse et très ancienne qu'on appelle la bénédiction du poids de l'enfant. Lorsqu'on veut consacrer un enfant à S. Antoine et le placer sous sa protection, on offre une quantité de blé équivalente au poids de l'enfant ; ce blé est bénit et distribué aux pauvres ou affecté à des œuvres pieuses.

Une vie si active usa bien vite les forces de S. Antoine, dont la santé avait toujours été précaire. Ne pouvant plus faire face aux fatigues de la vie apostolique, il obtint la permission de se retirer dans un ermitage près de Padoue. La maladie y fit de rapides progrès et au bout de quelques jours, sentant sa fin approcher, Antoine demanda qu'on le transportât au couvent des franciscains de Padoue.

A cette nouvelle, le peuple averti se rendit en foule à sa rencontre, tellement que, ne pouvant fendre la foule qui se pressait pour lui baiser les mains et les vêtements, le saint et ses deux compagnons durent s'arrêter dans une maison hors de la ville. C'est là qu'après avoir reçu les derniers sacrements, récité les sept psaumes de la pénitence et l'hymne à la Sainte Vierge qu'il affectionnait : *O gloriosa Domina,* il rendit sa belle âme à Dieu.

Les prodiges qu'il accomplissait de son vivant continuèrent autour de sa dépouille mortelle et sur son tombeau. Ils continuent encore aujourd'hui et innombrables sont les grâces qu'on obtient par son intercession. Faites-en l'expérience, m. f., aimez à venir vous agenouiller au pied de sa belle image et à solliciter par son entremise les grâces dont vous avez besoin dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, et comme je le disais en commençant, puisse votre paroisse trouver en lui un nouveau et puissant protecteur. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

44e LEÇON

LA CONFIRMATION

Q. 377. — *Qu'est-ce que la Confirmation ?*

R. — *La Confirmation est un sacrement qui nous donne le Saint-Esprit, affermit en nous la vie surnaturelle, et nous rend parfaits chrétiens et soldats de Jésus-Christ.*

Expliquons successivement les différentes parties de cette définition :

1o La Confirmation est un sacrement. Elle en comporte en effet tous les éléments : un signe sensible, qui est l'imposition des mains et l'onction du saint chrême faites par l'évêque et accompagnées de certaines paroles ; une grâce invisible, qui consiste dans la réception du Saint-Esprit. Ce rite a été institué par Jésus-Christ. L'évangile ne dit pas en quelles circonstances ; mais cela est certain, car les Apôtres ont fait ce que le Christ leur avait ordonné de faire et, d'autre part, seul Notre-Seigneur a pu attacher à un signe sensible une grâce dont la présence était certifiée, au temps des Apôtres, par des miracles comme le don des langues, le pouvoir sur les maladies et sur les démons.

2o La Confirmation nous donne le Saint-Esprit. Cela ne veut pas dire que nous ne le possédions pas déjà précédemment, ni que la Confirmation soit le seul sacrement qui nous le donne ; mais la Confirmation nous apporte une augmentation des grâces reçues au Baptême, enrichissement surnaturel qui est spécialement l'œuvre du Saint-Esprit. S'il est permis d'employer des comparaisons pour faire comprendre cette nouvelle venue du Saint Esprit déjà présent dans l'âme depuis le Baptême, nous proposerons celles-ci : le courant électrique fournit lumière et force. Or la lumière et la force données peuvent à un certain moment devenir plus abondantes, parce que le courant qui passait déjà passe maintenant avec plus d'intensité. La première émission a été renforcée par une seconde émission. De même on remarque souvent au cours d'une pluie que l'eau, d'abord peu abondante, tombe ensuite en plus grande quantité.

3o La Confirmation affermit en nous la vie surnaturelle. Puisque cette vie ne peut se développer qu'avec la grâce divine, on comprend facilement qu'une augmentation de grâces contribue à lui donner plus de force.

4o La Confirmation nous rend parfaits chrétiens et soldats de Jésus-Christ. Cela veut dire que la Confirmation nous donne toutes les grâces nécessaires pour vivre en parfaits chrétiens et pour combattre victorieusement pour Jésus-Christ contre le mal. Mais il ne suffit pas d'avoir reçu la Confirmation pour vivre réellement en parfait chrétien et pour lutter victorieusement contre le mal ; elle nous donne des armes, mais il faut que notre volonté libre consente à s'en servir.

Q. 378. — *Qui administre le sacrement de Confirmation ?*

R. — *C'est l'évêque qui administre le sacrement de Confirmation.*

C'est à l'évêque qu'il appartient d'administrer le sacrement de Confirmation. On dit qu'il en est le ministre ordinaire. Cependant un simple prêtre peut donner ce sacrement, à condition d'en avoir reçu la permission du Souverain Pontife. Celui-ci peut donner lui-même cette permission au prêtre ou encore autoriser un évêque à déléguer un prêtre en son nom pour administrer le sacrement. Cette délégation se donne surtout dans les pays de missions, où l'évêque ne peut pas toujours se rendre aux lieux où doit être donnée la Confirmation.

Q. 379. — *De quoi se compose le signe sacré de la Confirmation ?*

R. — *Le signe sacré de la Confirmation se compose de l'imposition des mains, de l'onction faite sur le front avec le saint chrême et des paroles que prononce l'évêque.*

L'imposition des mains de l'évêque s'est toujours faite. On la trouve indiquée dans les *Actes des Apôtres*. L'onction n'a été prescrite que plus tard par l'Eglise, mais elle est obligatoire. Elle se fait avec le saint chrême consacré par l'évêque, en même temps que l'huile des catéchumènes et l'huile des infirmes, pendant la messe du Jeudi Saint. C'est un mélange d'huile d'olive et de baume. L'huile sert pour adoucir, fortifier et éclairer : elle indique admirablement les effets que produit la venue du Saint-Esprit dans l'âme : il donne la douceur, c'est-à-dire la patience dans les épreuves, la force dans les tentations et la lumière surnaturelle de la foi. Le baume est une substance odoriférante produite par certains arbres d'Orient. Son odeur agréable symbolise le parfum des vertus chrétiennes.

L'onction est faite sur le front en forme de croix pour montrer que le chrétien ne doit pas rougir de Jésus-Christ, mais qu'il doit au contraire porter avec fierté et courage la croix à l'exemple de son Maître.

Les paroles que prononce l'évêque en faisant les onctions sont les suivantes : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme avec le chrême du salut, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Ces paroles indiquent le caractère de soldat du Christ conféré au confirmé, la force spirituelle qui lui est communiquée, et l'origine de cette force qui est la Sainte Trinité.

L'évêque prononce également d'autres paroles en imposant les mains, pour appeler le Saint-Esprit sur les confirmands. Mais elles ne sont pas considérées comme faisant partie de la forme du sacrement. D'ailleurs la première imposition des mains n'est pas non plus nécessaire à la validité du sacrement. Seule est requise celle qui accompagne l'onction. Nous ne parlons ici, bien entendu, que de la validité seule. Il n'est donc pas permis d'omettre les cérémonies qui précèdent l'onction, bien qu'elles ne soient qu'accessoires.

Q. 380. — *Comment l'évêque fait-il l'imposition des mains ?*

R. — *L'évêque fait l'imposition des mains en étendant les mains sur ceux qu'il va confirmer et en appelant sur eux le Saint-Esprit* [1].

C'est un rite très ancien, puisque nous le voyons pratiqué par les Apôtres. C'est pourquoi l'Eglise l'a conservé. Néanmoins la véritable imposition des mains est celle qui se fait par le contact du pouce de l'évêque au moment où il trace l'onction sur le front du confirmand.

Q. 381. — *Comment l'évêque fait-il l'onction du saint chrême ?*

R. — *L'évêque fait l'onction du saint chrême en traçant un signe de croix avec le saint chrême sur le front de ceux qu'il confirme en disant qu'il les marque du signe du salut.*

Les onctions se font habituellement sous forme de croix, par exemple dans l'administration du Baptême et de l'Extrême-Onction. Il en est de même pour la Confirmation. L'Eglise entend signifier par là que les grâces sacramentelles découlent du sacrifice offert par le Christ sur la croix. La croix, qui rappelle ce sacrifice rédempteur, est donc bien le signe du salut. C'est ce que précisent les paroles dont l'évêque accompagne l'onction.

Q. 382. — *Qu'est-ce que le saint chrême ?*

R. — *Le saint chrême est de l'huile d'olive mêlée de baume et consacrée par l'évêque le Jeudi Saint.*

Le mot « chrême » désigne la substance qui sert à faire l'onction. On y ajoute le qualificatif « saint » pour rappeler que cette substance a été consacrée et qu'elle est employée pour notre sanctification.

La bénédiction du saint chrême a lieu après la communion de la messe du Jeudi Saint. Elle est très solennelle. Les douze prêtres, les sept diacres et les sept sous-diacres qui entourent l'évêque vont chercher processionnellement l'huile d'olive et le baume à la sacristie. L'évêque bénit d'abord le baume en rappelant qu'il doit servir à l'onction sacerdotale, à la Confirmation et au Baptême. Puis il mélange un peu d'huile d'olive au baume pour représenter l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne du Christ. Ensuite il souffle trois fois dessus ; les douze prêtres font l'un après l'autre la même chose pour symboliser la vertu du Saint-Esprit qui est communiquée au saint chrême. Suit une longue préface qui célèbre la dignité de l'huile qui servit jadis à oindre le grand-prêtre Aaron. L'évêque mélange de nouveau l'huile d'olive et le baume, puis salue trois fois l'ampoule contenant le saint chrême; après quoi il la baise. Chacun des douze prêtres vient lui rendre les mêmes honneurs. Après la consé-

[1] Cette réponse ne nous paraît pas heureuse. L'imposition des mains dont il a été parlé au numéro précédent sous le nom de signe vise la matière du sacrement. Or la première imposition des mains dont il est question ici n'appartient pas à la matière de la Confirmation.

cration de l'huile des catéchumènes, on reporte en procession les huiles consacrées à la sacristie.

Q. 383. — *Que signifie l'huile d'olive ?*

R. — *L'huile d'olive signifie la grâce qui éclaire et fortifie l'âme du confirmé.*

L'huile d'olive est celle dont on se sert couramment en Palestine. L'olivier est le symbole de la paix ; l'huile d'olive représente donc heureusement la paix que le Saint-Esprit apporte dans l'âme, selon la parole du Christ : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. » C'est en envoyant le Saint-Esprit aux Apôtres que Jésus leur a assuré cette paix.

Comme l'huile, le Saint-Esprit non seulement adoucit, purifie, mais éclaire l'âme par les vérités surnaturelles et la fortifie par son assistance dans les luttes de la vie présente.

Q. 384. — *Que signifie le baume ?*

R. — *Le baume signifie la vertu dont le chrétien doit donner l'exemple autour de lui.*

Le baume dégage une bonne odeur. De même les vertus que le chrétien doit pratiquer dégagent une bonne odeur spirituelle agréable à Dieu et attirante pour ceux qui la respirent. Plaire à Dieu et édifier le prochain, telle est donc la leçon que nous donne le baume.

Q. 385. — *Qui vient spécialement à nous dans la Confirmation ?*

R. — *Dans la Confirmation, c'est le Saint-Esprit qui vient spécialement à nous avec l'abondance de ses dons.*

La Confirmation nous donne le Saint-Esprit, comme il a été donné jadis aux Apôtres au Cénacle le jour de la Pentecôte, pour nous permettre de confesser courageusement le nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire de demeurer fidèles à sa loi et de ne pas rougir de lui. Seuls les prodiges qui accompagnèrent la descente du Saint-Esprit aux premiers âges chrétiens ne se renouvellent plus aujourd'hui. Mais ces prodiges étaient accessoires ; les effets essentiels de la venue du Saint-Esprit sont toujours les mêmes.

On dit que c'est le Saint-Esprit qui vient spécialement dans l'âme du confirmé, pour faire comprendre qu'il n'est pas seul à venir. Il est accompagné par les deux autres personnes de la Sainte Trinité. Mais on le désigne spécialement parce que c'est à lui que l'on attribue spécialement les effets du sacrement.

Q. 386. — *Quels sont les dons du Saint-Esprit ?*

R. — *Les dons du Saint-Esprit sont au nombre de sept : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la crainte de Dieu.*

Les dons du Saint-Esprit sont :

1° Le don de *sagesse,* qui nous fait connaître et rechercher les vrais biens et nous empêche de les confondre avec les biens apparents qui risquent de nous éloigner de Dieu, à savoir les biens temporels.

2° Le don d'*intelligence,* qui nous permet de connaître et de comprendre, dans la mesure où cela est possible à l'homme, les vérités de la foi.

3° Le don de *conseil,* qui nous guide dans les circonstances difficiles pour nous diriger et diriger les autres dans le chemin du bien.

4° Le don de *force,* qui nous donne le courage nécessaire pour surmonter les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement du devoir.

5° Le don de *science,* qui nous apprend non pas les sciences profanes, mais la science de Dieu, la science du bien nécessaire à notre salut.

6° Le don de *piété,* qui nous donne du goût et de l'attrait pour la prière, les sacrements et en général pour les choses de Dieu.

7° Le don de *crainte,* qui nous fait redouter de déplaire à Dieu. Il ne s'agit pas de cette frayeur que l'on éprouve en présence d'un maître sévère et dur. Dieu est au contraire un père très bon que nous devons aimer ; or le véritable amour s'accompagne toujours de la crainte de faire de la peine.

Outre ces sept dons, le Saint-Esprit nous communique encore d'autres grâces. S. Paul en énumère quelques-unes dans son épître aux Galates : la charité, la joie, la paix, la bénignité ou indulgence à l'égard d'autrui, la bonté, la longanimité qui est la patience dans les épreuves, la douceur, la foi, la modestie, la continence et la chasteté.

Q. 387. — *Quelle est la grâce sacramentelle de la Confirmation ?*

R. — *La grâce sacramentelle de la Confirmation est une grâce qui nous rend capables de combattre pour Jésus-Christ et de défendre notre foi contre toutes les attaques.*

Jésus-Christ nous en a prévenus : « le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Ils m'ont persécuté ; ils vous persécuteront. » La lutte du mal contre le bien, de Satan contre Jésus-Christ se poursuivra jusqu'à la fin du monde. C'est de notre attitude au cours de cette lutte que dépend notre salut. Aussi le chrétien est-il volontiers comparé à un soldat. S. Ignace nous montre l'humanité divisée en deux camps : les uns sont rangés sous l'étendard de Jésus-Christ, les autres sous celui de Satan. Il s'agit donc de combattre pour faire triompher Jésus-Christ en nous et dans les autres, en défendant la foi et la morale catholiques contre les attaques des adversaires.

C'est là un combat difficile, pour lequel les forces humaines sont insuffisantes. Nous avons besoin de la force d'en-haut, de la grâce de Dieu. C'est cette grâce qui nous est donnée par la Confirmation.

Q. 388. — *Pourquoi l'évêque donne-t-il un léger soufflet à celui qu'il confirme ?*

R. — *L'évêque donne un léger soufflet à celui qu'il confirme pour lui apprendre qu'il faut être prêt à tout souffrir plutôt que de renier Jésus-Christ.*

Le soufflet donné par l'évêque nous rappelle les

persécutions prédites par Jésus-Christ. Nous ne pouvons défendre et garder la foi et la morale sans souffrir : nous souffrons de la lutte intérieure qu'il faut soutenir pour demeurer fidèles à Jésus-Christ. Nous pouvons avoir à souffrir aussi des contradictions, des attaques, des mauvais procédés des ennemis de Jésus-Christ. Il faut accepter et supporter tout cela courageusement ; sinon il faut se résigner à renier Jésus-Christ et sa croix.

L'évêque nous en donne le solennel avertissement, en ajoutant que, si nous sommes fidèles à souffrir pour Jésus-Christ, la paix nous sera assurée, non pas la paix de ce monde qui consiste à n'éprouver aucune peine, aucune difficulté, aucun désaccord, mais la paix de Dieu, qui résulte de sa présence en nous et de la satisfaction du devoir accompli.

Q. 389. — *La Confirmation est-elle absolument nécessaire pour aller au ciel ?*

R. — *Non, la Confirmation n'est pas absolument nécessaire pour aller au ciel, mais elle aide puissamment à y parvenir et l'on est coupable en négligeant de la recevoir.*

Pour aller au ciel, il faut être enfant de Dieu. Or c'est le Baptême qui nous rend enfants de Dieu. Les petits enfants qui meurent après leur Baptême, sans avoir commis de péchés actuels, vont donc au ciel, même sans avoir reçu la Confirmation.

Mais à partir du moment où nous devenons capables de commettre des péchés actuels, les difficultés se dressent de tous côtés autour de nous et en nous, et nous risquons de perdre l'état de grâce par le péché mortel. Nous devenons alors des enfants révoltés contre leur père et nous n'avons plus droit au ciel. Il est donc prudent de nous assurer tous les secours possibles pour nous aider à ne pas perdre l'état de grâce ou au moins à le retrouver si nous l'avons perdu.

L'Eglise nous offre ces secours par la Confirmation. Négliger de la recevoir serait donc commettre une grave imprudence, puisque nous nous priverions ainsi de secours, sinon absolument indispensables, du moins extrêmement utiles. Ce serait aussi aller contre les intentions de Jésus-Christ et de l'Eglise, et nous ne pourrions nous en prendre qu'à nous-mêmes si nous n'arrivions pas à mener à bien le combat duquel dépend notre salut.

Q. 390. — *Dans quelles conditions faut-il être pour recevoir la Confirmation ?*

R. — *Pour recevoir la Confirmation, il faut être baptisé, en état de grâce et suffisamment instruit de la religion.*

Le premier sacrement reçu doit toujours être le Baptême. On ne peut être admis à recevoir aucun des six autres si l'on n'a pas été d'abord baptisé. Les soldats de Jésus-Christ ne sont pris que parmi les enfants de Dieu ; on ne comprendrait pas en effet que quelqu'un puisse combattre pour Jésus-Christ, s'il n'avait pas été tout d'abord reçu dans son armée. La Confirmation administrée à un sujet qui n'aurait pas reçu le Baptême serait invalide, c'est-à-dire nulle.

Il faut être en état de grâce. On ne concevrait pas non plus qu'un ennemi de Jésus-Christ puisse être légitimement considéré comme son soldat. Celui qui s'approcherait du sacrement de Confirmation sans être en état de grâce commettrait un sacrilège. Cependant il recevrait le sacrement validement ; mais les grâces qui y sont attachées ne lui seraient données qu'au moment où il retrouverait l'état de grâce.

Autrefois la Confirmation était donnée aussitôt après le Baptême. Aujourd'hui l'Eglise ne la confère plus qu'à ceux qui jouissent de l'usage de raison. C'est pourquoi elle exige d'eux la connaissance des principales vérités de la religion et spécialement de ce qui concerne ce sacrement. Quiconque possède l'usage de la raison doit savoir ce qu'il fait et à quoi il s'engage en recevant un sacrement.

Il n'est pas nécessaire d'être à jeun pour recevoir la Confirmation. Il n'est pas non plus nécessaire d'avoir fait la sainte communion le jour même ; mais il est recommandé de la faire, lorsqu'on le peut.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VIII

POUR UN MARIAGE D'AGRICULTEURS

Mademoiselle, Monsieur,

Le sacrement de mariage rend légitime et sainte l'alliance de l'homme et de la femme. Dans ce contrat élevé par Jésus-Christ à la dignité de sacrement, vous échangez des biens inappréciables : deux corps, deux âmes, deux destinées.

Une fois prononcé le *Oui* sacramentel, nulle puissance ici-bas ne peut rompre votre union. Vous, Monsieur, vous n'êtes plus à vous, vous êtes à elle ; vous, Mademoiselle, vous n'êtes plus à vous, vous êtes à lui. Vous serez deux encore, mais comme deux âmes dans une seule chair : *Et erunt duo in carne una.* (Gen., II, 24).

I

Aussi, en ce jour, un des plus importants de votre vie, parents et amis appellent sur vous le bonheur. Que ce mot de « bonheur » ne vous fasse pas oublier la réalité. En fait, le bonheur vrai et sincère n'existe pas en dehors de Dieu : lui seul en est l'auteur et le gardien.

C'est pourquoi vivez chrétiennement. Vivre chrétiennement, c'est pratiquer généreusement la religion. Vous avez une âme créée à l'image de Dieu ; vous la dégraderiez en ne lui donnant pas la nourriture dont elle a besoin : la pratique de la religion. D'ailleurs votre profession vous y aide, vous vous trouvez en contact continuel avec l'œuvre de Dieu. Comment en serait-il autrement ? Ne travaillez-vous pas sous le beau ciel du bon Dieu ? Ne respirez-vous pas l'air pur du bon Dieu ? N'avez-vous pas pour collaborateur le bon Dieu lui-même, qui vous envoie et sa pluie et son so-

leil ? N'êtes-vous pas les bénéficiaires journaliers de sa divine Providence ? Dès lors, faites chaque jour la prière du matin et du soir : le matin pour lui consacrer le jour qui commence, le soir pour lui rendre grâces de la journée qui s'achève. Sanctifiez le dimanche : la profanation du dimanche abrutit l'âme qui finit par méconnaître son Créateur ; elle tue le corps qu'elle prive du repos jugé nécessaire par l'éternelle Sagesse. Recevez les sacrements : par eux Jésus-Christ s'inclinera vers vous avec la plus tendre compassion pour guérir les blessures de votre âme.

Mes chers amis, la religion vous est un besoin. Qui que nous soyons, un jour nous mourrons ; un jour nous serons jugés ; de ce jugement dépendra une éternité de joies si nous avons servi Dieu ou une éternité de peines si nous avons négligé de le servir.

Certes, la fierté est un sentiment que le paysan connaît. En vérité, il est fier lorsqu'il mène sur le marché une bête qui attirera l'attention de tous les acheteurs ou lorsqu'on s'arrêtera pour regarder le bel aspect de ses champs. De bon aloi est cette fierté ; elle manifeste le sentiment du travailleur content d'avoir fait œuvre utile. Et il a droit de dire : « Sans moi ces blés opulents que caresse le soleil ne seraient jamais sortis de terre ; ils n'auraient pas dressé leurs beaux épis. » Cependant, dans votre cœur, humiliez-vous ; reconnaissez le besoin que vous avez de Celui qui commande aux saisons, fait germer et mûrir le grain, qui renouvelle sans cesse la prodigieuse fécondité du sol. Demandez donc à Dieu de bénir votre bétail, d'envoyer à vos champs, à vos prés, à vos vignes, dans les proportions que lui seul connaît, et les gouttes de sa pluie et les rayons de son soleil.

II

Vivre chrétiennement, c'est remplir généreusement les devoirs du mariage. Or parmi ces devoirs se trouve celui d'accepter les enfants que le bon Dieu envoie aux époux.

Au vrai, tous les êtres vivants donnent la vie à d'autres semblables à eux, car Dieu leur a donné cette force mystérieuse. Ce don merveilleux, l'homme aussi l'a en partage. Dieu a mis les enfants sur le mariage comme des fleurs sur la tige. Laissez-les donc paraître à votre foyer : la nature l'exige pour perpétuer l'espèce humaine, l'Eglise le demande pour peupler le monde de chrétiens et le ciel d'élus, la Patrie le réclame comme un espoir, une parure et une défense. Cette vie une fois transmise, votre travail, loin d'être terminé, ne fait que commencer. Car le corps si frêle des enfants appelle aide et protection ; surtout l'âme qui se cache sous leurs traits chéris, nécessite des soins vigilants ; en conséquence, vous avez à ouvrir leur âme aux choses de la religion, à corriger leurs défauts, à leur apprendre la prière, à les envoyer au catéchisme, en un mot, à leur donner et leur faire donner une éducation chrétienne. Telle éducation, telle vie ; vous récolterez ce que vous aurez semé, rien de plus. Oh ! combien importante est une bonne éducation ! C'est la meilleure fortune que les parents puissent laisser à leurs enfants. « Je serais la plus méprisable des créatures, disait une personne, si je n'entourais des soins les plus dévoués mes enfants, ces tendres fleurs qui doivent un jour orner le parterre du paradis. »

Par le fait que vous fondez une famille, vous aurez à donner le bon exemple à vos enfants : bon exemple et dans vos paroles et dans vos actes. En général, les enfants regardent du côté des parents, et c'est dans les exemples du père et de la mère qu'ils vont prendre leur mot d'ordre et leur manière d'agir. Mais est-ce là tout le mariage ? Non, assurément ; aussi bien le mariage est-il l'union parfaite. Or l'union n'est parfaite qu'à la condition que les époux mettent en commun leurs énergies, leurs volontés prévenantes, qu'ils s'assistent dans leurs besoins de l'âme et du corps. Effectivement, toute vie humaine est traversée par des jours de souffrance ; dans toute existence il y a des difficultés, des afflictions. Et dans la vie du mariage, dit-on, les épines sont plus nombreuses que les roses. « L'état de mariage, a écrit S. François de Sales, requiert plus de vertu que nul autre état, c'est un perpétuel exercice de mortification. » *(Intr. Vie dévote,* 3e partie, CXXXVIII). Aussi, que l'affection mutuelle soit profondément chevillée en votre âme pour vous entr'aider dans le travail, dans la maladie, dans les nécessités de la vie, pour vous entr'aider en priant l'un pour l'autre : une épouse vertueuse ne doit rien avoir tant à cœur que la sanctification de son mari ; pareillement un bon époux : que sa femme puisse sauver son âme, c'est son plus ardent désir. Vivez chrétiennement. Dieu aimé et servi loyalement par la pratique de la religion est la source et le gardien du réel et véritable bonheur. « La religion, dont le but consiste dans la possession des biens éternels, a-t-on dit, est encore le meilleur moyen de nous assurer les biens temporels d'ici-bas. » Si les époux envisagent ainsi leur alliance, ils trouveront dans leur mariage cette entente qui ennoblit la vie en la charmant, qui la rend plus enthousiaste pour le bien, plus forte contre le mal, qui lui attache des ailes blanches pour voler comme la colombe vers les horizons célestes.

* *

Mes chers amis, aux souhaits de ceux qui vous entourent je me permets de joindre les miens.

Pour vous, Monsieur, jadis mon servant de messe, pour vous, Mademoiselle, qui avez participé au chant de l'église, qui avez été agrégée à l'Association des Enfants de Marie comme secrétaire, qui vous êtes dévouée lors des cérémonies religieuses, tel est mon désir : que le bon Dieu vous comble de ses grâces sur la terre ; qu'il vous réunisse au ciel.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 5 junii 1935.
EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

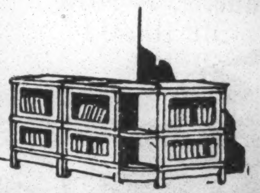
Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

VITRAUX
MAISON BESSAC – GRENOBLE FRANCE

Ingénieur catholique très expérimenté fait toutes études, dessins, devis pour le Clergé et les Œuvres. Conseils gratuits. Honoraires modestes. Notice détaillée sur simple demande adressée à **MAB**, Service de publicité, 24, rue de Madrid, PARIS 8e.

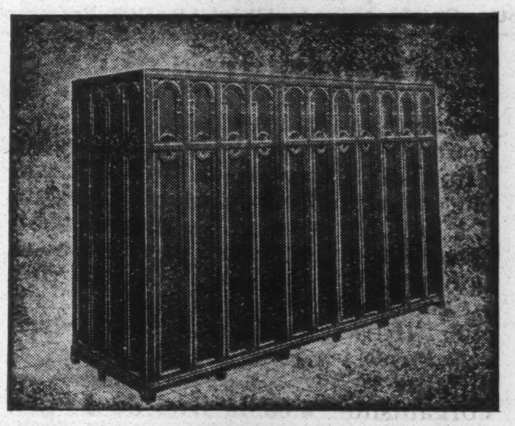
BIBLIOTHÈQUES EXTENSIBLES ET TRANSFORMABLES



Conditions spéciales et facilités de paiement à MM. les Ecclésiastiques
Demandez le catalogue n° 63
Bibliothèque M. D.
9, rue de Villersexel, PARIS (7e).

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -
A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)
CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

CHAUFFAGE DES EGLISES
ET SALLES D'ŒUVRES
par L'AEROTHERME "ETNA"
breveté S. G D. G. (air chaud pulsé)
NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE



Aucun organe mécanique, absolument silencieux
32 numéros de toutes puissances pouvant chauffer :
50.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 490 fr. pour 17 dimanches.
Pas de Ventilateur

Peut se placer :
- Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure)
- Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches.
- En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines.

Prix à partir de 5.800 francs
Nombr. référ. (Basilique Ste-Philomène, à Ars, etc.).
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire retour courrier avec attestations, sans engagement.
D. GUIGUET, Ing. Const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.)
Maison de confiance, 40 ans d'existence.

SEULE

LA MOTOCAMERA

Pathé-Baby

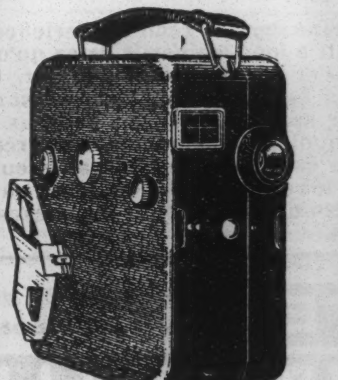
PERMET DES PRISES DE VUES IMPECCABLES PAR SA SIMPLICITÉ

L'ABSENCE ABSOLUE DES RISQUES DE VOILE

SON MÉCANISME ROBUSTE INDÉRÉGLABLE

SON OBJECTIF DE PREMIER CHOIX

PRIX :
depuis **650** fr.



EXIGEZ SUR TOUS LES APPAREILS ET FILMS LA MARQUE

Pathé-Baby

20bis, rue La Fayette, PARIS 9e.
SERVICE A. C.
Catalogues franco sur demande.

Igor et cent autres pièces curieuses. La partie qui concerne l'épopée nous paraît particulièrement soignée : elle a bénéficié, il est vrai, des travaux importants dont ce genre littéraire a été l'objet un peu partout en Europe depuis une vingtaine d'années.

L'ouvrage est conçu avec une véritable largeur d'esprit. L'importance du fait chrétien y est hautement reconnue et proclamée ; les écrivains ecclésiastiques sont largement cités. Un théologien pointilleux pourrait peut être chicaner légèrement les auteurs à propos de Scot Erigène ou de Raymond Lulle ; simple question d'interprétation, croyons-nous, et qui ne saurait faire douter de la bonne foi de MM. Luc et Bertrand. On aurait également mauvaise grâce à reprocher à des auteurs que leurs fonctions et leurs travaux ne prédestinaient pas à ce genre d'études, d'avoir peu mis en relief le mysticisme si caractéristique de l'âme médiévale. Regrettons pourtant l'absence de l'*Imitation*, qui n'est pas citée.

Cet ensemble de textes, souvent fort rares, — dont quelques uns sont traduits pour la première fois en français, — est du plus haut intérêt documentaire. On voit quels services l'ouvrage peut rendre à tous les degrés de l'enseignement. Philosophes, historiens, comparatistes litéraires y trouveront réunis une foule de textes jusqu'ici peu accessibles. Peut-être regretteront-ils l'insuffisance de la table des matières et l'absence d'index onomastique. A chacun de les établir pour soi selon « les centres d'intérêt » qui commandent l'activité intellectuelle propre.

L'ouvrage est à la portée des grands élèves assez sérieux pour vouloir compléter leur formation. Il leur apprendra qu'il n'y a pas de solution de continuité entre l'antiquité et la Renaissance. Il leur fera apprécier le rôle de premier plan de la littérature latine et des penseurs du Moyen Age (en notes, de nombreux rapprochements avec les modernes) et contribuera à développer leur sens historique.

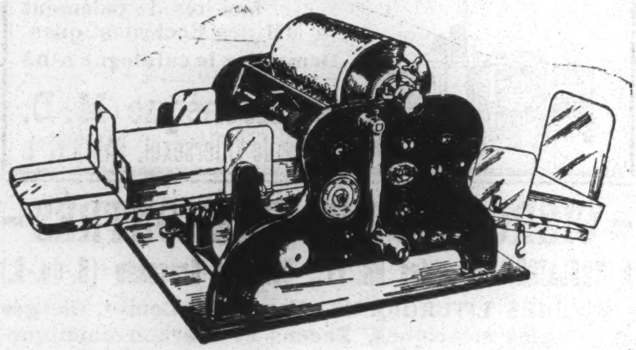
Maurice WERNER. — **Un drame au collège.** — In-12 illustré de 256 p., 7 f. — Paris, Editions Education intégrale.

« Drame » : c'en est vraiment un, et du meilleur aloi, et des plus captivants. Le cadre en est fort simple : un collège ecclésiastique, il y a une cinquantaine d'années. Mais dans ce cadre quelle vie anime les personnages ! Les protagonistes sont deux nouveaux élèves : l'un est d'un tempérament indomptable, mais loyal ; l'autre a des manières candides et raffinées. Bientôt la vertu de tous deux est mise à l'épreuve par de mauvais camarades. Succomberont ils ? Triompheront-ils ? C'est ce que le lecteur ne cesse de se demander, car l'intrigue, nouée dès le début, se soutient jusqu'à la fin, à travers les péripéties les plus variées, où l'on voit tour à tour la malice des uns et la faiblesse des autres se liguer, pour ainsi dire, jusqu'à laisser craindre un résultat fatal, qui heureusement n'arrivera pas.

On découvre sans peine dans ce récit l'expérience de l'éducateur qui connaît à fond les périls de ce qu'on a appelé « l'âge ingrat » et les dépeint sur le vif. Une large place y est faite également à l'élément surnaturel : c'est ce dernier seul qui assure l'heureux dénouement. C'est pourquoi, en même temps qu'agréable à lire, le présent livre est hautement moralisateur et nous n'hésitons pas à le recommander comme l'un des meilleurs que nous connaissions pour les élèves de nos collèges chrétiens.

GOUTTE
GUÉRISON RAPIDE des ACCÈS de GOUTTE par la
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

SECAM
48, rue Taitbout, PARIS-9e.
LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
construit à l'heure actuelle 7 modèles de duplicateurs rotatifs du plus simple au plus perfectionné.



SECAM vous adressera documentation sur sa gamme d'appareils, des cotations très intéressantes pour fournitures d'appareils duplicateurs de toutes marques.
Reprise éventuelle d'appareils.

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

Pour combattre l'obésité
Il faut avant tout rétablir le fonctionnement normal de l'intestin en stimulant l'activité du foie dont la sécrétion biliaire assure la combustion des tissus graisseux. A cet effet on conseille pour éviter et combattre l'obésité UN GRAIN DE VALS pris au repas du soir ou avant de se coucher. Il travaille la nuit et au réveil régularise les fonctions digestives et élimine toxines et résidus nocifs de l'organisme. 4.50 le flac. de 30 grs.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
Exigez la marque TETRA
Siège Social 48, rue de Laborde PARIS (8e).

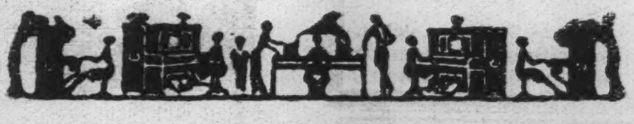
MARBRERIE RELIGIEUSE
F. D. MONNA
Autels — Chaires
Fonts, etc.
Marbre — Pierre
Terre cuite
Bois.
TOULOUSE : 23, Rue St-Etienne. Télép. 201.06
Succ. { BORDEAUX : 8, Rue St-James. LOURDES : 124, Rue de la Grotte. Télép. 429.
Manufacture de statues stuc, carton romain, terre cuite.
Sculpture : toutes matières.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli -- 41 bis, Bd des Batignolles
221, Faubourg Saint-Honoré --- PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE



ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs. PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, nº du 30 mai, page 190.

Pour votre patronage, vos séances de cinéma, kermesses, achetez les Pochettes surprises et Confiserie Pierrot-Gourmand, J. Tissot, Chocolats Peter, Cailler, Kohler et Nestlé pour vendre 1, 2 et 3 fr. Pochettes Spectacles, 197, Route de Choisy, à Ivry-sur-Seine (Seine).

PARATONNERRES

à petites tiges et à ruban de cuivre suivant principe de la cage de Faraday
Breveté S. G. D. G. —— Plusieurs milliers de références
CH. MILDÉ FILS & Cie, 60, rue Desrenaudes, Tél. Carnot 91-01. PARIS | ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE - T. S. F.

Prix courant des Cafés des Plantations St-Paul

IMPORTATION DIRECTE

Mélanges grillés	le kilo en sacs de 3 kil.	5 kil.	10 kil.
Supérieur	15 »»	14.50	14 »»
Extra	15.75	15.25	14.75
Fin	16.50	16 »»	15.50
Surfin-Moka	17.50	17 »»	16.50

Le Moka des Plantations Saint-Paul
Mélange spécial, livré en jolis sacs de 250 gr. logés en carton de 9 kilos (36 sacs), le kilo . . . 17 »»

Mélanges verts	le kilo en sacs de 10 kil.	30 kil.	60 kil.
Supérieur	11 50	11 »»	10.50
Extra	12 75	12.25	11.75
Fin	14 »»	13.50	13 »»
Surfin-Moka	15 »»	14.50	14 »»

Expédition franco gare destinataire. Paiement 30 jours (Conditions spéciales par quantités).

CAFES des PLANTATIONS St-PAUL
Direction : 1, Rue Liard, PARIS-14e
(fournisseurs de plus de 500 institutions catholiques).

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.
Prix : 11 fr. pour 500 œufs
Notice gratis sur demande
M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14e.

A. REVET Maître ivoirier-sculpteur

2, rue de Franche-Comté, PARIS 3e.
Métro - République. — Telép. Arch. 50-05.
CHRISTS en ivoire véritable, et CHRISTS en buis exécutés dans son atelier par lui-même et ses artisans. Copie d'ancien et modèles classiques. Réparations de tous objets en ivoire.

LAMALOU-les-BAINS VILLA de la VIERGE.

Maison pour prêtres. Chapelle, eau courante, chauffage central, annexe pour dames. — *Prix modérés.*

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

LAMPES FLAMME SPÉCIALES à FAIBLE CONSOMMATION
Renseignements gratuits
Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement**, une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ

265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet, etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

Supprimez l'intermédiaire et vous aurez la vie moins chère

CAFE TORRÉFIÉ

Extra supérieur
Le postal 10 kilogs franco votre gare... Fr. 157 fr. 50
HENRI VINCENT, Importateur-Brûleur à SALON-DE-PROVENCE (B.-du-Rhône).
Chèques Postaux c. c. Nº 6109 Marseille —— Maison spécialement recommandée.

une bonne montre pour un bon prêtre

s'achète aux Etablissements

E. MUGLER FILS

Fabrique d HORLOGERIE-BIJOUTERIE *à Valence (Drôme)*, qui depuis plus de 50 ans ont toujours donné pleine et entière satisfaction aux nombreux Ecclésiastiques qui lui ont fait confiance.

Orfèvrerie - Phonos - T. S. F. - Photo - Stylos - Cycles. Catalogues franco — Grandes facilités de paiement aux lecteurs de l'Ami, aux meilleurs prix du Comptant.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

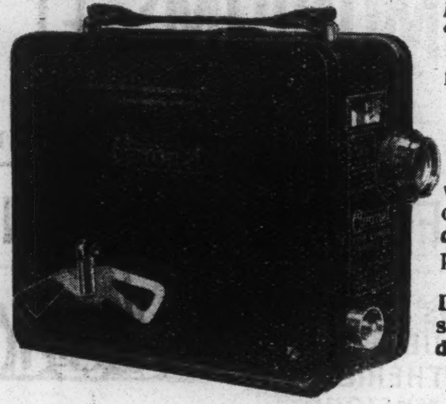
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées, Restauration de verrières anciennes, armoiries.

A MM. les Prêtres détenteurs d'un PATHÉ BABY ou LUX :



La nouvelle MOTOCAMERA " CORONET " pour films de 9m/m 5, objectif F. 2, 9, au PRIX sans précédent de frs 395 »» vous permettra de filmer, sans difficulté, n'importe quelle scène animée. Défilés, processions, souvenirs de voyages, etc., et de composer vous-même de petits scenarios.

Paiement en 6 mensualités
Etab. NICAISE, 65, rue de Vesle, REIMS
(Stock limité, par suite du contingentement).

LOURDES — VILLA SOULAGNET — 22, Route de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupe. Confort.

POLYCOPIEZ AVEC "LA PIERRE HUMIDE"

NI PATE, NI MÉCANISME, NI ENCRAGE, effaçage instantané, 50 à 100 copies en plusieurs couleurs simultanément.

En vente chez votre PAPETIER et renseig^{ts} et catalogue à l'usine

St-MARS-la-BRIÈRE (Sarthe).

L'ENCENS VATICANUM

L'EGLISE prescrit que l'encens utilisé dans les cérémonies du culte doit être pur et que si, exceptionnellement, une autre matière peut être ajoutée, c'est le célébrant seul qui peut le faire et, dans ce cas, l'encens pur doit rester l'élément dominant du mélange.

(Ceremoniale Episcoporum, chapitre XVIII n° 3, Décrets de la Sacrée Congrégation des Rites).

On entendait exclure ainsi tout mélange préparé.

Or, l'encens qui est récolté par les indigènes sur les côtes de l'Arabie, de la Somalie anglaise et de la Somalie italienne, devait passer ensuite par les mains de nombreux intermédiaires avant d'être utilisé dans les cérémonies du culte.

Dans ces passages successifs, l'encens est presque toujours frelaté par l'adjonction de résines d'aspect similaire, falsification d'autant plus tentante qu'elle est difficile à discerner.

Aussi, lorsque le gouvernement italien a accordé à la **Société OLIBANUM** le monopole de l'encens en Somalie italienne, l'Eglise a accueilli avec faveur cette initiative qui permettait, par la suppression des intermédiaires, d'obtenir à un **prix modéré** un encens offrant **toute garantie de pureté.**

L'encens livré par la **" Société Olibanum "** est contrôlé par le **Consortium des Fournitures du Clergé à Rome** depuis l'origine jusqu'à la livraison.

Il est livré dans les **sachets d'origine** de 500 gr ou 1 kilogr. sous la marque **Vaticanum** qui est la marque de garantie de l'organisme de contrôle.

La Société OLIBANUM est représentée en France par **L'AGENCE FRANÇAISE OLIBANUM,** *8, rue de Tournon, PARIS-6e* (Quartier Saint-Sulpice)

qui vend directement au Clergé au prix de 12 francs le kilo brut pris au magasin.

Frais à la charge de l'acheteur pour livraison à domicile :

Pour		500 gr.	1 k log.	2 kilog.	3 kilog	5 k log	10 kilog.
Paris	Frs	2 »»	2 »»	2.50	2.50	2 50	3 »»
Province	—	2 »»	4 »»	6 »»	6 »»	7.50	10 »»

Paiement comptant à la commande au Compte Chèques Postaux : Paris 1170.09.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*